

Le terrorisme vu par Yasmina Khadra

Lecture de *L'Attentat* et *Khalil* sous un éclairage sociologique

Mémoire réalisé par
Bénédicte SIMON

Promoteur
Michel LISSE

Année académique 2018 - 2019
Master en langues et littératures françaises et romanes, orientation générale à finalité en sciences et métiers du livre

Université catholique de Louvain
Faculté de philosophie, arts et lettres
Département de langues et lettres françaises et romanes

Le terrorisme vu par Yasmina Khadra
Lecture de *L'Attentat* et *Khalil* sous un éclairage
sociologique

Mémoire présenté dans le cadre du
Master en langues et littératures
françaises et romanes, orientation
générale à finalité spécialisée :
sciences et métiers du livre

Par Bénédicte Simon

Sous la direction de Michel Lisse

Année académique 2018-2019

REMERCIEMENTS

Je tiens en premier lieu à remercier sincèrement mon promoteur, Monsieur Michel Lisse pour sa grande disponibilité, son écoute, ses conseils avisés, ses nombreuses relectures et pour sa confiance tant en mes recherches que lors de la rédaction du mémoire.

Je remercie aussi vivement Yasmina Khadra qui a pris le temps de me répondre sur les réseaux sociaux et qui a ainsi pu appuyer l'intérêt de ma démarche.

Je souhaite ensuite remercier mes parents pour leurs relectures, leurs encouragements et leur confiance. Je remercie particulièrement Antoine pour ses réflexions intéressantes, basées sur son vécu personnel des différents conflits au Moyen-Orient, qui m'ont permis, je l'espère, de les avoir abordés le plus justement et le plus objectivement possible. Merci aussi pour son écoute, sa patience et son soutien quotidiens.

Merci à mes amies pour ces cinq années d'études riches en enseignements en tout genre dont je garderai de merveilleux souvenirs. Un merci particulier à Alice, ma fidèle et talentueuse compagne du « dernière minute », qui aura su me rassurer plus d'une fois.

J'aimerais, enfin, adresser un remerciement plus personnel à mon grand-père, Jacques Wynants, pour son soutien infaillible au cours de mes études, son intérêt sincère pour mes travaux, ses relectures, ses conseils éclairés et éclairants, ses encouragements et sa confiance qui m'ont aidée à arriver jusqu'ici. Il n'aura malheureusement pas eu le temps de voir cet ultime travail aboutir, mais j'espère qu'il aurait été fier de moi.

INTRODUCTION

Albert Camus a écrit dans *L'Homme révolté* : « Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. Car il s'agit bien du même monde. »¹. Le terrorisme et l'action armée au nom de l'islam en Occident s'étant réellement développés et étendus durant ces vingt dernières années, jusqu'à devenir des sujets de préoccupation importants, nous avons voulu nous pencher sur la façon dont ceux-ci sont traités en littérature, et en particulier chez Yasmina Khadra. Cet écrivain, reconnu dans la littérature contemporaine, nous a semblé être le candidat idéal pour aborder ce thème puisqu'il en a fait le sujet de bon nombre de ses romans. Nous avons choisi de nous intéresser dans notre mémoire à deux œuvres : *L'Attentat*² et *Khalil*³.

D'une part, il nous aurait semblé impossible d'analyser la totalité du corpus de Khadra traitant du terrorisme de façon complète et sérieuse dans le cadre d'un mémoire universitaire. D'autre part, notre choix s'est porté en particulier sur ces deux œuvres car elles abordent de façon centrale la question du terrorisme et de l'action armée au nom de l'islam, et spécialement ce que des théoriciens ont défini comme le suicide offensif⁴.

Puisque les deux ouvrages abordent le thème du terrorisme islamiste, devenu une réelle préoccupation dans notre société occidentale ces dernières années, il nous a paru intéressant de les lire sous un éclairage sociologique. Tous deux s'ancrent dans un contexte

¹ CAMUS Albert, *L'Homme révolté*, éd. Gallimard, 1951, p. 250.

² KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005.

³ KHADRA Yasmina, *Khalil*, Paris, Éditions Julliard, 2018.

⁴ DASSETTO Felice. *Jihad u Akbar. Essai de sociologie historique du jihadisme terroriste dans le sunnisme contemporain (1970-2018)*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2018 (Islams contemporains), p. 17-18.

assez réaliste et décrivant des conflits réels, historiques et d'actualité. Ces ouvrages proposent ainsi de porter un nouveau regard sur ces conflits. Nous avons donc traité *L'Attentat* et *Khalil* sous cet angle sociologique dans le but de mettre en exergue le dialogue, presque inexistant à ce jour, que propose Yasmina Khadra, ainsi que les passerelles qu'il souhaite bâtir entre les différents camps en vue de résoudre ces conflits dans le futur.

Pour cette lecture sociologique, nous prendrons comme référence principale le Professeur émérite de l'UCLouvain Felice Dassetto car il a rapidement été tenu pour une figure d'autorité dans le domaine. Sociologue des religions et membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, il a fondé le Centre interdisciplinaire d'études de l'islam dans le monde contemporain, aussi appelé CISMOC⁵, et fut un pionnier dans l'étude de l'islam et des musulmans en Belgique. Le terrorisme islamiste étant un sujet relativement récent, nous avons trouvé chez le Professeur Dassetto les recherches les plus vastes et complètes en la matière.

Yasmina Khadra voit en l'écrivain un prophète et même un sauveur de l'espèce humaine qui a pour but d'humaniser le monde, comme nous aurons l'occasion de le montrer dans l'étude de sa biographie. Il a ainsi voulu devenir, lui aussi, ce « phare bravant les opacités de l'égarement et de la dérive »⁶ en écrivant. Ceci nous a poussée à évoquer la question du dégagement littéraire dans notre corpus d'étude, en nous inspirant du mémoire d'Ysaline Wanet réalisé sur le sujet⁷. Nous commencerons par poser les principes théoriques du dégagement littéraire, avant d'analyser concrètement le concept au sein des deux romans. Nous suivrons la même progression qu'Ysaline Wanet : nous évoquerons les différentes représentations des personnages terroristes, pour étudier ensuite les choix narratifs révélateurs d'une esthétique de dégagement. Nous verrons ainsi, par le

⁵ Présentation de l'auteur Felice Dassetto sur le site des Presses universitaires de Louvain, disponible sur : https://pul.uclouvain.be/author/?person_ID=5232 (page consultée le 07/08/2019).

⁶ KHADRA Yasmina, *L'Écrivain*, Paris, Éditions Julliard, 2001, p. 157.

⁷ WANET, Ysaline, prom. LISSE Michel, *Le dégagement littéraire face au terrorisme. Analyse à travers L'Attentat de Yasmina Khadra et Ce que tient ta main droite t'appartient de Pascal Manoukian*, Faculté de Philosophie, Arts et Lettres, Université catholique de Louvain, 2018.

dégagement, comment ces deux œuvres peuvent éclairer les conflits qu'elles abordent et restaurer un dialogue en restituant la parole à chacun des camps.

Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, nous aborderons la lecture sociologique des deux œuvres afin d'étudier les rapports homologiques qu'il est possible d'établir entre les observations de la sociologie en tant que discipline scientifique et les sociétés fictives que décrit Yasmina Khadra. Dans cette perspective, nous commencerons par poser les bases de cette lecture en partant de définitions, établies par Dassetto, de termes utilisés dans le domaine du terrorisme, et en tentant de contextualiser les conflits évoqués dans *L'Attentat* et *Khalil* le plus objectivement possible. Nous nous attacherons ensuite à étudier, dans un premier temps, le contexte historique, économique et social décrit dans chacune des œuvres, et, dans un second temps, à nous pencher sur les personnages qui nous sont présentés au fil des pages. Il sera question de distinguer la part d'historique et de réel de la part de fiction, mais aussi et surtout de nous interroger sur la façon dont l'auteur transpose sa vision du terrorisme dans la fiction et sa façon d'utiliser la fiction pour suggérer une réflexion. Nous réagirons donc en tant que lectrice pour aborder ces différentes questions.

Nous conclurons notre mémoire en articulant entre eux les trois chapitres qui constituent notre étude, à savoir la biographie de l'auteur, sa posture dégagée et la lecture sociologique de notre corpus.

Il n'y aura de salut sur notre terre que le jour où nous aurons compris l'impératif pour les peuples de se parler, de se connaître et de s'enrichir les uns les autres. Nous n'accéderons à la maturité qu'à ce prix. Car la barbarie n'est pas toujours là où l'on croit. Elle est parfois dans notre inaptitude à dépoussiérer les passerelles censées rapprocher les nations ; elle est souvent dans notre refus ou notre incapacité à admettre que nos différences ne sont pas des différends, mais une chance inouïe d'élargir notre espace vital et de nous réconforter mutuellement. Pour moi l'homme heureux serait celui qui sait aimer de chaque religion un saint, et de chaque folklore un chant. Celui-là aura saisi l'étendue de son monde et l'aura investi en entier. Aborigènes, Pygmées, Noirs ou Blancs, Rouges ou Jaunes, Asiatiques ou Américains, Scandinaves ou Africains, nous appartenons tous à un même sort, un sort que nous sommes les seuls capables de rendre possible car nous les construisons de nos propres mains. [...] Il appartient, à nous seuls, à nous ensemble, de décider ce que nous comptons devenir : des porteurs de lumières ou bien des pyromanes invétérés.

(Préface à *Œuvres*, Tome I, Yasmina Khadra)

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE D'UN ÉCRIVAIN : YASMINA KHADRA

Croire en quelque chose, c'est d'abord et surtout ne jamais y renoncer.

(L'Écrivain, Yasmina Khadra)

Le premier chapitre de notre mémoire constitue une biographie de Yasmina Khadra, sur la base de son ouvrage autobiographique *L'Écrivain*⁸. Ce retour sur l'enfance et le parcours de l'écrivain nous intéresse particulièrement pour saisir plus profondément ce qui habite l'auteur, sa vision de l'écrivain et le devoir qui est le sien. Il nous permettra dans les chapitres suivants d'appréhender avec plus de justesse le travail d'immersion dans la peau d'un terroriste réalisé par Yasmina Khadra dans *L'Attentat* et surtout dans *Khalil*, et de comprendre comment un tel travail lui fut possible grâce à son expérience.

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, est né le 10 janvier 1955 à Kenadsa⁹, un village séculaire aux portes du Sahara algérien¹⁰. Il est issu d'une famille appartenant à la tribu des Doui Menia, « une race de poètes gnomiques, cavaliers émérites et amants fabuleux, qui maniaient le verbe et le sabre comme on fait un enfant »¹¹. Aujourd'hui, plus rien ne subsiste du règne de cette tribu et lui n'a gardé pratiquement aucun souvenir de Kenadsa.

⁸ KHADRA Yasmina, *L'Écrivain*, op. cit.

⁹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁰ KHADRA Yasmina, « Yasmina Khadra » dans *L'Attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005, p. 1.

¹¹ KHADRA Yasmina, *L'Écrivain*, op. cit., p. 166.

Un matin d'automne 1964, âgé de 9 ans, alors qu'il vivait avec sa famille dans un quartier d'Oran, son père l'emmène du jour au lendemain avec son cousin Kader et les conduit à l'école des cadets El Mechouar, « un collège prestigieux où l'on dispensait la meilleure éducation et la meilleure formation »¹², qui accueillait de nombreux orphelins de la guerre, « parfois sans famille et sans nom patronymique, surpris errant sur les routes ou bien réfugiés chez des voisins trop miséreux pour les prendre en charge »¹³. Désormais sous l'autorité du sergent Kerzaz qui les accueille, chacun se voit attribuer un numéro de matricule qu'ils étaient priés de donner quand on leur demanderait de décliner leur identité : Kader était le matricule 122, lui était le numéro 129¹⁴. Une fois numérotés et le crâne rasé, ils furent dorénavant considérés comme des soldats dont on attendit qu'ils se comportent comme tels, ils étaient devenus des cadets, des enfants adoptifs de l'Armée et de la Révolution, ils n'existaient plus pour eux-mêmes¹⁵.

La vie à El Mechouar était remplie de violence, les cadets recevaient des coups de cravache comme punitions, parfois jusqu'à ne plus être capable de marcher, et certains gradés étaient vraiment « d'un sadisme effrayant »¹⁶. De plus, les conditions n'étaient pas des plus confortables : il n'y avait que peu d'argent et d'équipement, les classes n'étaient pas chauffées et leurs habits d'été ne les protégeaient pas du froid. Outre la violence physique, Mohammed Moulessehouel dut faire face au manque de tendresse et d'attention, il ne comprenait pas pourquoi il devait vivre parmi les orphelins, lui qui avait « un père influent, une mère qui [l]'adorait et une famille nombreuse »¹⁷. Son père ne vint pas souvent le voir et, lors de ses visites, il ne lui prêtait que très peu d'attention. Il le laissait lui montrer ce qu'il avait appris, mais il ne le serrait pas dans ses bras, préférant aller prendre un thé et discuter avec un des lieutenants dans son bureau. Ce manque d'égard pour le garçon de 9 ans qu'il était changea son regard à jamais sur son père : il ne put plus l'appeler « papa »¹⁸. Il ne lui en voulait pas particulièrement, il estimait seulement qu'ils n'avaient plus grand-chose à se dire. Cela l'attristait beaucoup et, « sans aucun doute, [son père] demeurerait toujours ce Dieu d'autrefois, seulement [lui], [il avait] perdu la foi »¹⁹. Dorénavant, sa

¹² *Ibid.*, p. 11-12.

¹³ *Ibid.*, p. 22.

¹⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 37-38.

¹⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹⁸ *Ibid.*, p. 43.

¹⁹ *Ibid.*, p. 92.

« vraie famille », c'étaient les cadets²⁰. Il devint fan de Darry Cowl qui ressemblait à son père à s'y méprendre. Il projeta en lui l'image de son père et, lorsqu'on diffusait aux cadets un de ses films, la fin de celui-ci sonnait comme la fin d'une visite parentale pour le jeune Mohammed²¹. Son petit frère, Houari, finit par le rejoindre à l'école des cadets plein d'enthousiasme, leur père lui avait fait miroiter des perspectives mirobolantes. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il avait été trompé et que la réalité était bien éloignée de l'école qu'on lui avait décrite²².

Lorsqu'il était en permission, la situation à la maison n'était pas moins compliquée. Au début, ses parents se disputaient continuellement. Deux ans après son arrivée à El Mechouar, le père de Mohammed quitta pour de bon son épouse et se maria pour la quatrième fois, laissant derrière lui une femme répudiée, mise à la rue, seule et presque sans ressource pour s'occuper de leurs enfants²³. Mohammed fut alors nommé chef de la famille par sa mère, elle qui voulait qu'il devienne un grand officier de l'armée. Houari, de son côté, commença à fréquenter des voyous et des garçons suspects²⁴. Plus d'une fois, Mohammed voulut aller voir son père pour lui demander des explications et de l'aide, mais il rebroussa chaque fois chemin, rempli de honte²⁵.

Il commença alors à se réfugier dans les livres²⁶, puis se mit même à écrire. Lors d'une lecture des écritures saintes, il écrivit ses premières poésies. Yasmina Khadra explique que les mots lui viennent comme ça, comme un don du ciel²⁷. En lisant *Le Petit Poucet*, il eut même une révélation :

Ce n'est qu'en lisant *Le Petit Poucet* que la foudre s'abattit sur moi, avec l'âpreté d'une révélation. C'était cela le *don* du ciel : le verbe. J'étais né pour écrire ! En ouvrant le beau livre, en parcourant ses pages aux illustrations d'affection, j'étais irrémédiablement fixé : faire des livres. D'autres contes furent dévorés avec un appétit insatiable ; *Blanche-Neige*, *Le Petit Chaperon rouge*, *La Belle au bois dormant*, les *Fables* de La Fontaine. C'était féérique. Mais ma fascination, la vraie, n'était ni pour les histoires, ni pour les personnages, ni pour le talent fantastique des dessinateurs. [...] Tout de suite je sus ce que je voulais le plus au

²⁰ *Ibid.*, p. 93.

²¹ *Ibid.*, p. 66.

²² *Ibid.*, p. 62.

²³ *Ibid.*, p. 72.

²⁴ *Ibid.*, p. 78-79.

²⁵ *Ibid.*, p. 78-79.

²⁶ *Ibid.*, p. 85.

²⁷ *Ibid.*, p. 87.

monde : être une plume au service de la littérature, cette sublime charité humaine qui n'a d'égale que sa vulnérabilité.²⁸

Le premier texte qu'il écrivit fut une réadaptation du *Petit Poucet* rédigée en arabe, inspirée de sa propre histoire familiale. Il en fut récompensé en 1966 à l'école des cadets. La même année, son frère Saïd, âgé de 6 ans, ainsi que son cousin Kada le rejoignirent à El Mechouar²⁹.

Le dimanche rimait avec excursions, « l'occasion de susciter la sympathie des gens de la ville pour ces pauvres enfants »³⁰. Cela ravissait les petits qui ne demandaient qu'attention et tendresse, mais les plus grands détestaient ces excursions car ils avaient l'impression d'être exhibés « comme des extraterrestres »³¹, se sentant pris en pitié³².

Deux compagnons furent particulièrement importants pour le jeune Mohammed : matricule 18 et « Bébé Rose ». Ce dernier mourut jeune, mais ses deux amis lui apprirent l'essentiel : « le courage d'accepter [son] destin et de ne jamais renoncer à ce qu'[il] estime être plus fort qu'un destin, [sa] vocation d'écrivain »³³.

Une fois arrivé en sixième, direction le Koléa. Il y obtint plusieurs réparations. Bien qu'on lui attribuât de nouveau un matricule (numéro 561 cette fois), il ne fut plus appelé par celui-ci, mais par son prénom³⁴. De plus, l'équipe des professeurs du Koléa contenait aussi des femmes :

La présence de la gent féminine allégea nos fardeaux. Grâce à elle, nous apprîmes à rêver autrement. Nous étions capables d'aimer ; c'était une deuxième réparation, et elle était de taille.³⁵

²⁸ *Ibid.*, p. 88-89.

²⁹ *Ibid.*, p. 89.

³⁰ *Ibid.*, p. 67.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 117.

³⁴ *Ibid.*, p. 132.

³⁵ *Ibid.*, p. 134.

Le jeune Mohammed devint une tête brûlée à Koléa, il se voulait insoumis aux adultes, mais ne se considérait pas pour autant mauvais. Parallèlement, il lisait pour « prouver qu'[il était] capable de briller autrement que par [son] insubordination caractérisée et son « sale caractère » »³⁶. Au cours de sa cinquième, un professeur le marqua plus que les autres : M. Davis, son professeur de français. Il avait pour habitude de garder ce qu'il considérait être les trois meilleures copies de dissertation. La première qu'il rendait était récompensée d'un 16 ou même 17 sur 20, la deuxième d'un 15 ou 16, et la troisième était souvent celle de Mohammed qui s'attendait lui aussi à recevoir une bonne note. Ce n'était jamais le cas, il recevait plutôt des notes très médiocres, mais M. Davis était particulièrement intéressé par l'imaginaire du jeune homme et la récompensait de la troisième place. Khadra dira dans une interview³⁷ que ce professeur le marqua aussi car c'était l'un des rares à l'appeler par son nom et non pas par son matricule. D'une certaine façon, il lui restituait son identité et, à partir de ce moment-là, il chercha à ne pas le décevoir. Khadra ne se destinait pas au départ à écrire en français, il était « béquillard », il voulait être poète en arabe. Cependant, lorsqu'il présentait ses poèmes à ses professeurs d'arabe, c'était à chaque fois l'humiliation, ils ne l'encourageaient pas. De l'autre côté, dans sa classe de français, M. Davis l'encourageait, il lui disait qu'il n'avait pas les accessoires qui allaient avec l'imagination et le poussait à parfaire son français. Une fois qu'il a commencé à s'intéresser au français, ce fut comme un « coup de foudre », et tout de suite il eut de meilleures notes :

À l'usure, convaincu de ne rencontrer auprès de mon professeur d'arabe que mépris et humiliation, je me mis à écouter, avec un intérêt grandissant, les conseils de M. Davis. En marge de la médiocrité dans laquelle il situait mes potentialités en français, il me certifiait que, avec de la discipline et de la sobriété, mon imaginaire pourrait se découvrir du talent. Il m'expliquait comment gérer une idée, la disposer dans un texte, comment sarcler autour d'elle pour la mettre en exergue, comment avec des mots simples et judicieux on atteindrait la « perfection ». À titre illustratif, il me citait *L'Étranger* d'Albert Camus ou *Le Vieil Homme et la Mer* d'Ernest Hemingway. Sa patience et sa prévenance me conquièrent. Lentement, sans m'en apercevoir, je changeais de cap.³⁸

³⁶ *Ibid.*, p. 144.

³⁷ Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains, *Conférence de Yasmina Khadra – Le baiser et la morsure*, conférence de Yasmina Khadra organisée par la Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains au centre des arts le 22/10/2018, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=olhDpOoKmZI>, vidéo mise en ligne le 02/11/2018 (page consultée le 18/06/2019).

³⁸ KHADRA Yasmina, *L'Écrivain*, op. cit., p. 149-150.

Il dira toujours dans la même interview qu'au sortir de *L'Étranger*, il était décidé à ne plus devenir poète en arabe, mais romancier en français parce que « Camus a cette faculté de rendre aux êtres et aux choses cette complexité, mais avec une simplicité déconcertante ». Il avait découvert que « la langue française était belle, presque aussi belle que la langue arabe ». Pour lui, les écrivains étaient plus que de simples mortels, c'étaient des « prophètes », des « visionnaires », voire même des « sauveurs de l'espèce humaine » qui « humanisaient » le monde³⁹. Il voulait absolument devenir l'un des leurs afin de « devenir un phare bravant les opacités de l'égarement et de la dérive »⁴⁰. La lecture était la principale forme d'évasion des cadets, elle était leur exutoire. Elle leur parlait d'un monde, de contrées et de civilisations qu'ils ne côtoyaient pas, d'hommes qu'ils auraient voulu être, de guerres, drames et aberrations qui ont touché l'humanité, mais cela leur apprenait aussi « à mieux considérer les êtres et les événements sur lesquels une école comme la [leur] n'était pas obligée de s'arrêter »⁴¹.

En quatrième, un autre professeur de français, M. Kouadri, qu'il qualifie de « formidable pédagogue »⁴², continua d'encourager le jeune écrivain à plus de tempérance :

Il m'expliquait que les mots ne sont que de vulgaires courtisans au service de la pensée, que l'*Idee* est une reine et qu'il faut la saluer avec autant d'obséquiosité et d'humilité, que si je voulais devenir romancier, il me faudrait d'abord être moi-même, c'est-à-dire ne pas chercher chez les autres ce qui est censé venir de moi ; bref, que l'écrivain, c'est, avant tout, une question d'intégrité.⁴³

Il se mit donc à l'œuvre et commença à améliorer ses notes en français pour devenir l'un des meilleurs de la classe. Il alla même jusqu'à rendre feuille blanche à son examen trimestriel de physique-chimie pour écrire sur les feuilles de brouillon une nouvelle intitulée *Le Manuscrit*. Bien qu'elle contestât le système éditorial, il décida de l'envoyer à *Promesse*, une revue qui s'intéressait aux œuvres de jeunes en quête de repères⁴⁴. Il fut ensuite convoqué pour monter une pièce de théâtre de son roman policier *Bahi à Bahia*

³⁹ *Ibid.*, p. 157.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 152.

⁴² *Ibid.*, p. 150.

⁴³ *Ibid.*, p. 150-151.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 182.

avec un dramaturge, Slimane Baïssa, à la demande du commandement de l'école⁴⁵. Ils montèrent ensuite une pièce écrite par Baïssa, *L'Opprimé*. Celle-ci ne rencontra pas un succès franc auprès des cadets qui la jugèrent trop dramatique. Le jeune Mohammed proposa alors *Le Délinquant* qu'il put entièrement mettre en scène et pour laquelle il reçut une ovation auprès de ses camarades⁴⁶.

Plus tard, une autre professeure de français, Mme Jarosz, ainsi que son ami et premier fan Ghalmi lui firent quelques reproches. Malgré toutes les protestations du jeune écrivain, son ami l'aida à s'améliorer :

Ce n'est pas que tu divagues [...]. Tu as de l'imagination, c'est incontestable. Tu as du vocabulaire, personne n'en trouverait à redire. Mais tu as un défaut grave et tu dois t'en débarrasser : tu cherches à intimider. Un écrivain n'intimide pas ; il impressionne. Il ne s'impose pas ; il séduit ou convainc. Sa grandeur, c'est sa générosité et son humilité, pas sa complexité. Or tu fais tout pour paraître difficile. Tes mots sont ampoulés, excessifs ; tu crois ton français châtié alors qu'il est pindarique et creux. Tu deviens farfelu en voulant être savant ; c'est une grosse maladresse. [...] Un romancier n'a que faire du faste, et que faire des mascarades. [...] Son souci est de faire œuvre utile.⁴⁷

Ses talents ne rencontrèrent pas que succès et encouragements à l'école, certains virent son talent d'un mauvais œil et tentèrent de le décourager. Il fut notamment accusé à tort de mutinerie et, mis aux arrêts en attendant de comparaître devant le comité de discipline, l'officier de garde lui dit que « personne ne blaire les écrivains »⁴⁸ chez eux, qu'il fallait voir cette accusation comme une façon de le décourager.

Les cadets avaient créé à Koléa leur propre société : ils avaient leurs « cheikhs », leurs « politiciens », leurs « inventeurs », etc. Mohammed Moulessehouil était « l'écrivain ». À ce titre, son camarade Hichem attesta qu'il fallait que l'écrivain soit publié et édité. Il regroupa alors ses écrits en collections et mit en œuvre une grande opération de

⁴⁵ *Ibid.*, p. 184-185.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 186.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 202-203.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 194.

promotion de ceux-ci afin d'élargir son cercle de lecteurs. Il lui conseilla même d'écrire des textes érotiques. Hichem y gagna l'argent, Khadra la célébrité⁴⁹.

Une fois sa scolarité à Koléa terminée, un choix s'imposa au jeune écrivain devenu cadet : être officier ou réellement devenir écrivain. Ses parents étaient définitivement décidés à le voir devenir officier dans l'armée, c'était son destin, ce qu'il était censé devenir⁵⁰. Il était même menacé d'être renié par son père s'il ne choisissait pas la carrière militaire. Mais le garçon n'arrivait pas à choisir :

Je me rendais compte de mon incapacité à choisir ma voie, à me fier à mon intuition ; j'étais un engin téléguidé, une bête conditionnée ; la condition humaine réunie en une seule personne reconnaissable à un numéro de matricule sur un organigramme aussi scellé qu'un fatum. On ne m'a jamais appris à être *moi*. Mon statut de cadet primait mon individualité, l'annulait. [...] Je prenais conscience de mon insignifiance à chaque fois qu'une nuit blanche me piégeait quelque part dans la chambrée. [...] J'étais les *autres*, dépendais des autres, faisais partie intégrante d'une confrérie à l'extérieur de laquelle, me semblait-il, je me désintégrais sur-le-champ.⁵¹

Mohammed Moulessehoul finit par s'engager dans l'armée qui était « aux antipodes de la vocation littéraire », et sa carrière connaitra nombres de « déboires et déconvenues »⁵². Il est difficile de trouver des détails biographiques concernant l'époque durant laquelle il fut commandant au service de l'armée, si ce n'est qu'il combattit huit ans durant les terroristes du GIA au cours des années 90, qu'il fut chargé du contrôle des frontières et qu'il fit même l'objet de deux contrats d'assassinat⁵³. Nous savons juste qu'il écrira pendant onze ans dans la clandestinité afin d'éviter la censure militaire et prendra le pseudonyme de Yasmina Khadra qui sont les deux prénoms de sa femme⁵⁴. Il se fit connaître à cette époque par ses polars et le personnage du Commissaire Llob qui décrivent un Alger gangrené par la corruption⁵⁵. En 2000, pour continuer à écrire librement, il est

⁴⁹ *Ibid.*, p. 212-213.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 232-234.

⁵¹ *Ibid.*, p. 235-236.

⁵² KHADRA Yasmina, « Yasmina Khadra » dans *L'Attentat*, *op. cit.*

⁵³ Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains, *op. cit.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ La Grande Librairie, *Bienvenue dans l'univers de l'écrivain Yasmina Khadra*, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=YJ5tmqwBNfQ>, vidéo mise en ligne le 14/10/2016 (page consultée le 18/06/2019).

contraint à l'exil⁵⁶. Son travail d'écrivain fut consacré à deux reprises par l'Académie Française, et ses œuvres furent adaptées au cinéma, en bandes dessinées, au théâtre et inspirèrent aussi de nombreux supports artistiques⁵⁷. Il consacra 25 années de sa vie à l'armée algérienne, mais l'histoire montrera qu'il put devenir officier comme écrivain, l'un et l'autre, l'un après l'autre, et nous verrons même que l'un fut au service de l'autre.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ KHADRA Yasmina, « Yasmina Khadra » dans *L'Attentat*, *op. cit.*

DEUXIÈME CHAPITRE

L'ATTENTAT ET *KHALIL* DE YASMINA KHADRA, DEUX ŒUVRES DÉGAGÉES

*Tout Juif de Palestine est un peu arabe et aucun
Arabe d'Israël ne peut prétendre ne pas être un
peu juif.*

(L'Attentat, Yasmina Khadra)

Dans ce deuxième chapitre, nous aborderons la question du « dégage-
ment littéraire » à la lumière du mémoire d'Ysaline Wanet, intitulé *Le dégage-
ment littéraire face au terrorisme. Analyse à travers L'Attentat de Yasmina Khadra et Ce que tient ta main
droite t'appartient de Pascal Manoukian*⁵⁸. Dans un premier temps, nous évoquerons le
concept littéraire d'un point de vue théorique, en nous basant principalement sur la
recherche d'Ysaline Wanet. Dans un second temps, nous chercherons à démontrer, dans les
grandes lignes, que ce concept de dégage-ment littéraire peut s'appliquer aux deux ouvrages
que nous analysons dans notre mémoire, à savoir *L'Attentat* et *Khalil* de Yasmina Khadra.
Nous réaliserons une lecture de *L'Attentat*, qui se basera sur le travail d'Ysaline Wanet,
ainsi que de *Khalil* afin d'apporter des éléments permettant de démontrer leur caractère
dégagé. Nous tenons cependant à insister sur le fait que le concept de dégage-ment littéraire
ne constitue pas notre question de recherche, mais permet néanmoins de l'appuyer, comme
nous le verrons plus tard. Le but de ce chapitre ne sera donc pas de fournir une analyse

⁵⁸ WANET, Ysaline, *op. cit.*

exhaustive et complètement nuancée, mais bien d'établir que les deux œuvres peuvent être considérées comme des œuvres dégagées.

1. Principes théoriques

Il est tout d'abord nécessaire de distinguer le dégagement littéraire du désengagement littéraire. Le dégagement littéraire ne désigne pas une écriture qui veut « changer *de* monde », comme l'exprime Étienne Barilier⁵⁹, mais bien « changer *le* monde ». Ysaline Wanet la définit comme une écriture qui « s'[ancrer] dans le monde réel, [répond] aux besoins politiques et sociaux de la société, se [met] au service d'une cause idéologique appartenant au monde dans lequel nous vivons. Ce type d'écriture renvoie [...] au concept d'engagement littéraire, un entrecroisement de la littérature et de la politique au sens le plus large »⁶⁰. Nous serions même tentée d'ajouter, en ce qui concerne Yasmina Khadra, que c'est un entrecroisement de la littérature, de la politique, mais aussi de la sociologie.

Yasline Wanet évoque ensuite la « posture » de l'écrivain dégagé en reprenant les mots de Dominique Garand. Ce dernier explique que le dégagement n'est pas une déresponsabilisation ou un refus de choisir, mais qu'il « s'agit au contraire de savoir faire face aux questions troublantes qui minent les collectivités sans se laisser complètement absorber par les pouvoirs qui en proposeraient la résolution sous forme autoritaire et sacrificielle »⁶¹. En d'autres termes, ce serait donc aborder des questions que la collectivité se pose, sans pour autant y proposer une réponse toute faite et sans nuance.

⁵⁹ BARILIER Étienne, « Changer le monde ou changer de monde ? », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XVe - XXIe siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), p. 267.

⁶⁰ WANET Ysaline, *op. cit.* p. 14.

⁶¹ GARAND Dominique, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », dans *Études françaises. Engagement, désengagement : tonalités et stratégies*, volume 44, n° 1, 2008, p. 37. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2008-v44-n1-etudfr2271/018162ar/> (page consultée le 02/07/2019).

En ce qui concerne le type de structure, les éléments et moyens formels qu'adopte le roman dégagé, Dominique Garand explique tout d'abord que le message du roman dégagé est « empreint d'ambiguïté »⁶², au contraire du roman engagé qui transmet, lui, un message « privé d'ambiguïté »⁶³. Il n'y a pas, dans le roman engagé, de hiérarchie claire⁶⁴ entre « un Sujet (porteur des valeurs positives) et un Anti-Sujet (porteur des valeurs négatives) »⁶⁵, mais plutôt une confrontation des deux sans que l'un ne soit considérablement discrédité par rapport à l'autre ou qu'il ne prenne l'ascendant sur l'autre⁶⁶. Ainsi, les différents discours sont pris en compte et, pour reprendre les mots d'Ysaline Wanet, « *se dégage* une approche dialogique, c'est-à-dire une confrontation de points de vue désirant établir leur « légitimité » »⁶⁷. L'auteur « se préserve ainsi de toute partialité et n'interfère pas dans l'affrontement entre les différentes conceptions idéologiques antagonistes présentes dans son roman »⁶⁸. Toutefois, nous pensons, au même titre qu'Ysaline Wanet, que le choix de la neutralité n'est pas à considérer comme un désengagement, mais bien comme un engagement.

Outre une structure et des éléments formels dans le roman dégagé, il est aussi possible d'établir certaines caractéristiques du narrateur d'un tel roman. Ce narrateur peut tout d'abord adopter une « posture de désengagement »⁶⁹ et ne pas défendre une cause plus qu'une autre. Cependant, il sera progressivement amené à poser un choix éthique dont il ne fera part que « sous la pression des événements, par la force des choses »⁷⁰. Son choix sera alors *dégagé* puisqu'il ne prendra le parti d'aucune des positions idéologiques énoncées dans le roman pour ne pas entretenir une logique binaire qui n'apporte aucune résolution au problème. Bien qu'habituellement, dans le roman, le narrateur est vu comme une autorité qui énonce l'idéologie positive pour l'imposer au lecteur⁷¹, ce n'est pas le cas dans le roman dégagé. En effet, d'autres personnages le contredisent, et son opinion n'est pas considérée comme supérieure ou victorieuse⁷². Dominique Grand explique d'ailleurs à propos de l'éthique du message préconisé par le narrateur :

⁶² *Ibid.*, p. 39.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ WANET Ysaline, *op. cit.* p. 17.

⁶⁵ GARAND Dominique, *op. cit.*, p. 44.

⁶⁶ WANET Ysaline, *op. cit.*, p. 18.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁰ GARAND Dominique, *op. cit.*, p. 44.

⁷¹ WANET Ysaline, *op. cit.*, p. 20.

⁷² *Ibid.*

[Il] ne se présente pas comme une solution idéologique dont la mise en place nécessiterait l'instauration d'un pouvoir. Au contraire, l'éthique consiste plutôt en un déplacement du regard permettant une sortie du système d'opposition mortifère en cours, ce qui signifie en clair : dégagement plutôt qu'engagement⁷³.

Pour le formuler autrement, le narrateur invite donc le lecteur à réfléchir et à changer son regard sur les conflits éthiques et humains auxquels notre société fait face et que l'auteur aborde dans son roman. Ainsi, nous estimons qu'une fonction didactique peut être attribuée à la fiction. De ce fait, nous pourrions aussi rapprocher le roman dégagé au terme de « didafiction » proposé par Karl Ågerup et qu'il définit comme :

Un sous-genre romanesque qui par un jeu interdiscursif systématique engage l'imaginaire et l'historique, qui brouille les champs de références internes et externes et qui appelle à une prise de position par rapport au monde historique et social sans pour autant se ranger à un camp politique préalable ou souscrire à aucune doctrine idéologique préexistante⁷⁴.

D'après lui, ce sous-genre romanesque mêlerait fiction et réalité historique, en intégrant aussi différents discours idéologiques opposés mais sans prendre position pour l'un ou pour l'autre. Il explique aussi que la « didafiction » « fournit un enseignement à propos du monde historique ainsi que des perspectives qui le contemplent et le jugent »⁷⁵. De plus, cet enseignement ne prend pas une forme pédagogique, mais l'enseignement se fait plutôt au moyen de processus artistiques pour ainsi « produire des effets esthétiques et didactiques spécifiques »⁷⁶. Yasmina Khadra reprend d'ailleurs cette idée dans une interview sur le plateau de France 24 à l'occasion de la sortie de son roman *Khalil*, en disant que la fiction peut apporter beaucoup car elle n'est pas dans la pédagogie, elle est dans

⁷³ GARAND Dominique, *op. cit.*, p. 48.

⁷⁴ ÅGERUP Karl, *Didafictions. Littérarité, didacticité et interdiscursivité dans douze romans de Robert Bober, Michel Houellebecq et Yasmina Khadra*, thèse de doctorat dans le Département d'Études Romanes et Classiques, présentée sous la direction des Professeurs Bengt Novén et Roland Lysell, Université de Stockholm, 2013, p. 191. Disponible sur : <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:655554/FULLTEXT01.pdf> (page consultée le 02/07/2019).

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

l'éclairage le plus ordinaire⁷⁷. C'est-à-dire que d'un seul coup, le lecteur est pris dans une histoire⁷⁸.

2. Analyse de *L'Attentat* et *Khalil* de Yasmina Khadra

L'analyse des deux romans se fera dans la même optique que celle d'Ysaline Wanet pour *L'Attentat* et *Ce que tient ta main droite t'appartient*, en insistant sur le dialogisme et la confrontation des points de vue et idéologies qui en font des œuvres dégagées. Nous reprendrons le même angle d'analyse en nous basant sur « les représentations [...] et les choix narratifs qui mettent en évidence une esthétique du dégagement »⁷⁹. En ce qui concerne les actions des combattants gravitant autour du phénomène terroriste, nous ne nous étalerons pas sur ce sujet dans ce chapitre. En effet, nous aurons l'occasion de les aborder dans le prochain chapitre de façon plus complète. Nous reprendrons, dans un premier temps, les éléments qu'Ysaline Wanet a relevé dans *L'Attentat* et nous analyserons, dans un second temps, *Khalil* de la même façon.

2.1. *L'Attentat*

Commençons cette analyse par relever les représentations négatives qu'ont les personnages de la figure terroriste. C'est évidemment un genre de discours auquel nous

⁷⁷ Émission *À l'affiche* sur France 24 animée par Louise Dupont sur le thème « *Khalil* » de Yasmina Khadra, dans *l'engrenage de la radicalisation*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=yxnKUQWjHwM>, vidéo mise en ligne le 02/11/2018 (page consultée le 02/07/2019).

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ WANET Ysaline, *op. cit.*, p. 43.

sommes régulièrement confrontés dans le contexte actuel du terrorisme de type djihadiste. Dans *L'Attentat*, ces discours désapprobateurs envers les figures terroristes se retrouvent dans la bouche des forces de l'ordre israéliennes. On retrouve de nombreux vocables à connotation négative lorsque ces autorités parlent des terroristes, comme par exemple : « stupide »⁸⁰, « fumiers »⁸¹, « bande de dégénérés »⁸², « fêlés »⁸³. De plus, leur attitude est très méfiante puisqu'après l'attentat, les contrôles d'identité se font surtout en fonction du faciès. Le narrateur, Amine Jaafari, en est lui-même victime puisque, le soir de l'attentat, il est contrôlé plusieurs fois de façon musclée par les autorités en raison de son apparence reflétant son origine arabe, sur le chemin du retour de l'hôpital dans lequel il travaille⁸⁴. Amine semble habitué à cette méfiance particulière des autorités envers les Arabes : « Mon nom arabe les chiffonne. C'est toujours ainsi après un attentat. Les flics sont sur les nerfs, et les faciès suspects exacerbent leurs susceptibilités. »⁸⁵.

Ce n'est pas le seul raccourci que l'on peut imputer aux forces de l'ordre israéliennes dans ce roman. Outre le rapprochement fait entre l'origine arabe et l'adhérence à un groupe terroriste, ils en font un autre entre la pratique de l'islam et le terrorisme. En effet, lorsqu'Amine est interrogé par le capitaine Moshé, ce dernier paraît particulièrement surpris d'apprendre que la kamikaze Sihem, épouse du narrateur, n'est pas pratiquante. Quelques questions plus tard, il est soudain rassuré en entendant que la kamikaze observait cependant le ramadan.

Cette voix, dont le capitaine Moshé se fait le porte-parole dans ce roman, fait écho à des discours que l'on entend régulièrement. Combien de fois ne lisons-nous pas sur les réseaux sociaux ou n'entendons-nous pas dans les médias ces amalgames faits entre Arabes et terroristes, ou entre musulmans et terroristes ? Cette voix, c'est celle de ceux qui ne savent pas, qui ne comprennent pas, ou celle de ceux qui croient savoir. Yasmina Khadra expliquera d'ailleurs dans l'interview donnée à France 24 que ce qui lui fait plus peur encore que le courant djihadiste, c'est « ce courant qui fait croire que c'est le musulman qui est à l'origine de tous les malheurs »⁸⁶.

⁸⁰ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 41.

⁸¹ *Ibid.*, p. 42.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁸⁶ Émission *À l'affiche*, op. cit.

Un autre groupe qui participe à la représentation négative de la figure terroriste dans *L'Attentat* sont les médias. En effet, quelqu'un a collé la une d'un journal sur la grille de la maison d'Amine sur laquelle est écrit : « LA BÊTE IMMONDE EST PARMI NOUS »⁸⁷ en parlant de l'attentat terroriste commis par sa femme. Par ce titre, le lecteur comprend aisément que les médias sont à ranger du côté des détracteurs des terroristes. Ils ne véhiculent peut-être pas de stéréotypes et d'amalgames, au contraire des autorités israéliennes, mais ils participent à la binarisation du conflit. La une de ce quotidien témoigne d'une volonté évidente de déshumaniser le camp adverse, à savoir les terroristes, d'en faire des « bêtes », voire des monstres, et non pas des hommes et des femmes. L'adjectif « immonde » associé à « la bête » vient consolider cette déshumanisation du terroriste, pour le rendre le plus éloigné possible de la race humaine. C'est un rejet pur et simple de l'autre, sans aucune volonté de s'interroger ou de chercher à comprendre.

En outre, le voisinage d'Amine semble suivre le point de vue des médias. En effet, dans le meilleur des cas, il est ignoré par ses voisins, comme son voisin d'en face qui « fait comme si [il] n'avai[t] jamais existé »⁸⁸, ou la femme de ménage. Dans le moins bon des cas, il est battu par un groupe de jeunes israéliens l'accusant d'être un « sale terroriste »⁸⁹, sans que personne n'intervienne.

À l'opposé des représentations à connotation négative des terroristes, nous trouvons aussi certains types de personnages, souvent les terroristes eux-mêmes ou membres de ces organisations, qui les considèrent de façon positive. Ceux-ci se voient comme des martyrs, prêts à souffrir et même mourir pour leur foi et la cause qu'ils défendent. Dans *L'Attentat*, Sihem Jaafari, la kamikaze, est qualifiée de martyre⁹⁰ par le mouvement terroriste palestinien auquel elle appartenait. Alors que les détracteurs des terroristes sont en deuil, dans le village d'origine de Sihem beaucoup fêtent et se réjouissent de son « sacrifice »⁹¹, lui vouant pratiquement un culte et la vénérant, se disant « éternellement reconnaissants »⁹² :

⁸⁷ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 59.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 172.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 62.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 137.

⁹¹ *Ibid.*, p. 157.

⁹² *Ibid.*, p. 137.

Les uns jurent même lui avoir parlé et baisé le front. Ce sont des réactions courantes chez nous. Un martyr, c'est la porte ouverte sur toutes sortes de fabulations. Il se peut que la rumeur exagère, mais, d'après ce que tout le monde raconte, Sihem a été bénie par cheikh Marwan ce vendredi-là.⁹³

Sa famille va même jusqu'à en faire une « sainte »⁹⁴ ou un « ange »⁹⁵, et le cheikh Marwan à en faire un exemple pour tous ses fidèles.

Le point peut-être le plus intéressant sur ces membres de mouvements terroristes est qu'ils ne se voient ni comme terroristes, ni comme intégristes⁹⁶. Ils se qualifient plutôt de résistants, de militants politiques⁹⁷, et se voient même comme des êtres « éclairés »⁹⁸. Chouvier explique que, pour ces groupes terroristes, « le meurtre et le sacrifice de vies innocentes ne sont nullement un crime, c'est au contraire un acte héroïque au service du Bien »⁹⁹.

Entre ces deux catégories de personnages, nous observons que quelques-uns se « dégagent » en quelque sorte de cette confrontation. C'est notamment le cas de Benjamin et Naveed qui poussent leur réflexion un peu plus loin et cherchent à comprendre :

- Je ne vois pas le rapport, fait Ezra après s'être raclé la gorge.
- Il y a toujours un rapport là où l'on ne le soupçonne pas, dit Benjamin qui a longtemps enseigné la philosophie à l'université de Tel-Aviv avant de rejoindre un mouvement pacifiste très controversé à Jérusalem. C'est pourquoi nous n'arrêtons pas de passer à côté de la plaque.
- N'exagérons rien, proteste poliment Ezra.
- Les cortèges funèbres, qui s'entrecroisent de part et d'autre, ont-ils avancé à quelque chose ?...

⁹³ *Ibid.*, p. 131.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 216.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ *Ibid.*, p. 149.

⁹⁹ CHOUVIER Bernard, *Les fanatiques, la folie de croire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2016 (O.J. Psychologie), p. 164.

- Ce sont les Palestiniens qui refusent d’entendre raison.
- C’est peut-être nous qui refusons de les écouter.
- Benjamin a raison, dit Naveed d’une voix calme et inspirée. Les intégristes palestiniens envoient des gamins se faire exploser dans un abribus. Le temps de ramasser nos morts, nos états-majors leur expédient des hélicos pour foutre en l’air leurs taudis. Au moment où nos gouvernants se préparent à crier victoire, un autre attentat remet les pendules à l’heure. Ça va durer jusqu’à quand ?¹⁰⁰

Les deux protagonistes vont donc plus loin dans leur réflexion sur le conflit, dénonçant les violences réciproques faites envers chaque camp, ainsi que le manque d’écoute et de dialogue. Tous les deux semblent prêts à remettre en question les autorités israéliennes qui ne sont, d’après eux, pas non plus exemptes de fautes puisqu’elles entretiennent le cycle de violence. Amine est à envisager, lui aussi, dans cette catégorie de personnages puisqu’il cherche à comprendre le geste de sa femme dans sa quête initiatique. Au lieu de se contenter de la condamner, il tient coûte que coûte à obtenir des réponses à ses questions, en allant jusqu’à partir à la rencontre des groupes terroristes. Il est en prise à de multiples interrogations qui le poussent à se dégager du binarisme, à chercher des réponses au-delà de celles qui lui sont proposées dans le camp pro-israélien ou dans le camp propalestinien. Nous avons relevé deux réflexions que nous jugeons particulièrement révélatrices de cette volonté de dégagement :

Est-ce le refus de me dissocier de la faute de Sihem qui me pousse à me montrer désobligeant ? Dans ce cas, que suis-je en train de devenir ? Que cherché-je à prouver, à justifier ? Et que savons-nous vraiment de ce qui est juste et de ce qui ne l’est pas ?¹⁰¹

Pourquoi sacrifier les uns pour le bonheur des autres ?¹⁰²

¹⁰⁰ KHADRA Yasmina, *L’Attentat*, op. cit., p. 69.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 90.

¹⁰² *Ibid.*, p. 122.

Cette catégorie de personnages « dégagés » n'excuse pas les actes terroristes, mais elle n'en fait pas pour autant des monstres assoiffés de sang et de violence. Elle essaie davantage de comprendre la raison de leur frustration qui les pousse à poser des actes qui paraissent fous. De plus, nous pouvons observer que dans la bouche de ces personnages, il est rarement question de les qualifier ouvertement de « terroristes », mais plutôt de parler de « mouvement »¹⁰³ ou de « militantisme suicidaire »¹⁰⁴.

Après avoir analysé les différentes représentations, tant négatives, que positives et « dégagées », de la figure terroriste présentes dans ce roman, nous souhaitons nous attarder sur les choix narratifs que nous jugeons révélateurs d'une esthétique du dégagement. Comme nous l'avons vu dans la partie théorique du concept de dégagement littéraire, l'œuvre dégagée ne hiérarchise pas clairement les différentes idéologies présentes dans le roman afin de ne prendre parti ni pour l'une, ni pour l'autre. Ainsi, dans *L'Attentat*, nous avons pu constater que la parole est autant laissée à ceux qui sont foncièrement opposés au terrorisme et à la violence qu'elle engendre, sans chercher à s'interroger sur les causes de celle-ci, qu'à ceux qui sont viscéralement convaincus du bien-fondé de la cause qu'ils défendent. Une troisième voix se fait timidement et progressivement entendre : celle du dégagement, de l'entre-deux, de la nuance. En outre, comme l'expliquait Dominique Garand, « les positions adverses ne sont pas balayées et conservent une partie de leur validité » dans le roman dégagé. C'est en effet le cas à de nombreuses reprises dans les deux romans que nous analysons. La parole est laissée tour à tour à chacune des idéologies, sans qu'elles ne soient vraiment « balayées » ou invalidées. Une idéologie se dégage pourtant du reste, non pas parce qu'elle invalide les autres ou parce qu'elle est plus présente que les autres, mais bien parce qu'elle provient d'une réflexion qui mûrit et évolue tout au long du roman, en prenant le lecteur comme témoin. Cette idéologie, c'est celle prônée par Amine, Naveed et Benjamin, celle qui n'invalide ni celle des pro-israéliens, ni celle des propalestiniens, mais qui cherche à comprendre le conflit au-delà de sa binarisation.

Par ailleurs, nous relevons aussi que la description des lieux témoigne, elle aussi, d'une esthétique du dégagement, comme en témoigne cet extrait de *L'Attentat* dans lequel Amine s'émeut devant des lieux religieux symboliques :

¹⁰³ *Ibid.*, p. 150.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 216.

J'ai beaucoup aimé Jérusalem, adolescent. J'éprouvais le même frisson tout aussi bien devant le Dôme du Rocher qu'au pied du Mur des Lamentations et je ne pouvais demeurer insensible à la quiétude émanant de la basilique du Saint-Sépulcre. Je passais d'un quartier à l'autre comme d'une fable ashkénaze à un conte bédouin, avec un bonheur égal.¹⁰⁵

Cet extrait est particulièrement révélateur d'une volonté de dégagement, en plus d'une volonté de mettre sur un pied d'égalité les différentes cultures et religions présentes à Jérusalem : l'islam, le judaïsme et le christianisme. Si l'on se permet de pousser l'interprétation un peu plus loin, nous pourrions même considérer qu'il manifeste aussi une volonté de ne pas privilégier l'un des deux camps. Amine personnifié d'ailleurs ce dégagement, ce refus de choisir un camp plutôt qu'un autre, ce désir de nuance et de l'entre-deux : il est d'origine arabe, mais est aussi israélien d'adoption, il est donc l'un et l'autre comme le décrit si bien la citation qui ouvre ce chapitre.

Enfin, nous retrouvons aussi dans le texte des passages que l'on pourrait qualifier de didactiques, cherchant à renseigner le lecteur sur le conflit représenté dans cette fiction et qui n'aurait pas une connaissance approfondie du sujet. Par ces passages, l'auteur donne au lecteur toutes les connaissances nécessaires pour décoder les conflits, en comprendre les enjeux et s'ouvrir aux différentes positions, afin de poser un regard nouveau sur le contexte évoqué.

2.2. *Khalil*

Contrairement à *L'Attentat*, il est un peu moins évident, au premier abord, d'affirmer sans l'ombre d'un doute que *Khalil* est à considérer comme un roman dégagé.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 142.

Bien sûr, nous retrouvons les trois mêmes sortes de représentations de la figure du terroriste : celles à connotation positive, celles à connotation négative et celles plus dégagées. Cependant, nous verrons que le positionnement du personnage principal, Khalil, posera davantage de difficultés.

La première catégorie de représentations de la figure du terroriste que nous retrouvons dans ce roman sont celles à connotation positive. Dans ce groupe, nous retrouvons tous les membres de l'organisation terroriste dont fait partie Khalil, comme l'imam Sadek, Lyès, Ramdan, Bruno, Hédi, etc. Comme dans *L'Attentat*, ces derniers ne se qualifient pas de terroristes, bien au contraire. Ils se qualifient de « soldat[s] du Miséricordieux »¹⁰⁶ ou de « privilégiés du Seigneur »¹⁰⁷, et se voient même comme des êtres « éclairés »¹⁰⁸. Quant à leur organisation terroriste, elle est appelée « la Solidarité fraternelle »¹⁰⁹, ses membres la nomment « l'association »¹¹⁰ et se considèrent comme des « frères »¹¹¹. Tout comme le mouvement terroriste palestinien qualifie Sihem de martyre dans *L'Attentat*, Khalil et Driss qualifient leur geste de « martyre »¹¹². Dans *Khalil*, ils ne font pas qu'éviter l'appellation « terroriste », ils la rejettent même totalement, comme en témoigne cet extrait au cours duquel Khalil défend à la mère de son ami d'appeler son fils un « terroriste » :

– Qui supporterait de travailler avec la mère d'un terroriste ?

– Driss n'était pas un terroriste. Il s'est battu pour la justice. Tu n'y es pour rien, toi, pourtant ils t'ont virée. C'est parce qu'il y a deux poids et deux mesures dans ce pays que Driss est mort.¹¹³

Les représentations à connotation négative sont elles aussi présentes dans le roman, peut-être moins souvent que celles à connotation positive, mais elles n'en sont pas moins

¹⁰⁶ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 27.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 30.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 118.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 98.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 103.

¹¹² *Ibid.*, p. 32.

¹¹³ *Ibid.*, p. 108.

percutantes. Les deux extraits suivants en sont des exemples particulièrement révélateurs par leur virulence, voire même violence (ce qui pourrait paraître étonnant dans un roman censé être dégagé), et leur absence de nuance. Le premier est un dialogue entre Jérôme, Éric et Fred le Gaucher, dans le garage de Buffa, un ami de Khalil ; le deuxième extrait sont les mots du père de Khalil lorsque ce dernier rentre chez lui pour s'enquérir de sa sœur jumelle après l'attentat dans lequel elle a été blessée :

– Comment veux-tu qu'il se doute de quoi que ce soit ? dit Fred. Ces forcenés n'en parlent même pas à leur meuf. Putain ! Se faire sauter de son propre chef. Ça dépasse l'entendement. [...] Comment ils font pour aller à la mort comme à la parade ?

[...]

– En plus, il est con, poursuit Fre. Il a été sa seule victime.

– On lui a peut-être tiré dessus avant qu'il active sa ceinture.

– Si c'est le cas, c'est bien fait pour sa gueule.¹¹⁴

– Je ne veux plus te voir. Je te renie et maudis le jour qui t'a vu naître sous mon toit. Va-t'en, maintenant. Va rejoindre ta légion de démons et félicite-les pour le mal qu'ils viennent de te faire, à toi, leur *frère* devant le charlatan qui s'est substitué au prophète. [...]¹¹⁵

Entre ces deux groupes, nous retrouvons deux personnages qui se dégagent significativement de ceux-ci et qui poussent leurs réflexions un peu plus loin que les autres : Moka et Rayan. Il ne fait aucun doute que tous les deux condamnent les actes terroristes et qu'ils ne cherchent pas à les défendre ou les comprendre. Cependant, ce sont les seuls à se demander « comment ça commence » et non pas uniquement « comment ça finit »¹¹⁶, comme dans cet extrait de dialogue entre Khalil et son ami Rayan :

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 76-77.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 208.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 141.

– Tu ne m’as pas cru quand je t’ai dit que je ne voulais tuer personne à Paris ?

– Je ne serais pas là en train de te tenir compagnie. J’avoue qu’il m’en a fallu du temps, mais j’y suis parvenu.

[...]

– Comment ces pseudo-imams arrivent-ils à convaincre de jeunes hommes à renoncer à leurs rêves, à leurs joies, à leurs femmes et enfants ? Je ne crois pas que les prêches suffisent. Les types que l’on voit sur les vidéos de surveillance quelques instants avant les attentats n’ont pas l’air drogués ou inquiets. Au contraire, ils semblent déterminés. D’où détiennent-ils une aussi inébranlable assurance ? Ont-ils vu quelque chose ? Leurs gourous leur ont-ils fait entrevoir une révélation, l’apparition d’un ange ou les portes du Ciel ? Sinon, comment expliquer cette béatitude qu’ils manifestent avant de se faire sauter ?

Je ne répondis pas.

– J’essaie seulement de comprendre, Khalil.¹¹⁷

Deux personnages nous semblent cependant un peu plus difficiles à placer : Driss et Khalil. En effet, de prime abord, nous serions tentée de les considérer parmi les personnages qui représentent positivement la figure du terroriste, mais certains éléments nous font penser que ce n’est pas aussi simple. En effet, juste avant de laisser Khalil à son poste et de commettre l’attentat à Paris, Driss lui avoue qu’il s’en veut parfois de l’avoir « entraîné là-dedans »¹¹⁸, et Khalil raconte que son ami « avait les yeux brouillés. Son sourire était d’une tristesse infinie. »¹¹⁹ au moment de se quitter. Ces quelques détails nous interpellent et ne nous encouragent pas complètement à considérer Driss comme totalement convaincu par la cause pour laquelle il se sacrifie.

Le positionnement de Khalil, quant à lui, nous paraît encore plus délicat que celui de Driss puisqu’il nous semble qu’il passe d’une catégorie à une autre. Au début du roman, le lecteur pourrait envisager, comme pour Driss, que Khalil est engagé et est à placer du côté de ceux qui considèrent positivement la figure du terroriste. Cependant, des détails nous permettent, pour lui aussi, d’émettre quelques doutes. En effet, alors en route vers Paris pour commettre l’attentat, Khalil dit qu’il avait « le sentiment que [s]on âme et [s]on

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 224.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 29.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 31.

corps étaient en froid l'un avec l'autre »¹²⁰. Autrement dit, nous pourrions penser par cette réflexion qu'il ne se rend pas bien compte de ce qu'il s'apprête à faire et qu'il n'est probablement pas tout à fait convaincu du bien-fondé du geste qu'il va commettre. De plus, quelques pages plus tard, toujours peu de temps avant l'attentat, il se dit tourmenté plus que jamais par les « mauvaises questions »¹²¹ et par un démon qui « collait à [s]on être telle une ventouse »¹²². Enfin, son ami Driss lui fait remarquer qu'il a « l'air triste »¹²³.

Ce qui rend le placement de Khalil dans l'une ou l'autre catégorie difficile, c'est aussi le fait qu'il évolue psychologiquement tout au long du récit. Si l'on peut croire au début du roman qu'il est convaincu par la cause terroriste, les événements (comme la mort de sa cousine et de sa sœur dans des attentats) le font progressivement douter de celle-ci et l'entraînent petit-à-petit vers un entre-deux. Le doute n'est alors plus possible lorsqu'il écrit ces mots à son ami Rayan : « le vrai devoir est de laisser vivre »¹²⁴.

Toutefois, le changement involontaire de positionnement du narrateur, qui est en même temps le personnage principal, nous incite à nuancer l'appartenance de *Khalil* au sous-genre du roman dégagé. En effet, ce changement de positionnement pourrait invalider en quelque sorte l'idéologie qui considère positivement la figure du terroriste et rendrait ainsi le roman quelque peu moralisateur. En considérant l'engagement initial et ensuite le changement de positionnement du narrateur, nous pourrions soutenir que l'auteur s'est engagé en prenant un peu plus ouvertement parti pour une voie plutôt qu'une autre, ce qui atténuerait légèrement le caractère dégagé de *Khalil*. Cependant, le positionnement final de Khalil ne condamne pas la cause pour laquelle ses « frères » se sacrifient, mais remet plutôt en question la prise de décision extrême, à savoir de tuer. Nous devons aussi tenir compte du fait que, à aucun moment dans le roman, une des idéologies n'est balayée et que, comme expliqué dans la partie théorique, un roman dégagé ne signifie pas forcément qu'il n'est pas engagé. En outre,

¹²⁰ *Ibid.*, p. 17.

¹²¹ *Ibid.*, p. 22.

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*, p. 28.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 260.

Enfin, en ce qui concerne les choix narratifs relevant d'une esthétique du dégagement, nous avons donc pu relever qu'il n'y a pas vraiment de hiérarchisation entre les idéologies présentes dans le roman, à moins de considérer le changement de positionnement de Khalil comme un réel parti pris pour l'une d'entre elles. Nous retrouvons aussi quelques passages didactiques qui renseignent le lecteur sur la religion musulmane, mais aussi et surtout sur l'embrigadement de jeunes Belges dans la cause terroriste, les moyens pour y arriver, ainsi que le fonctionnement de ces groupes.

Nous concluons ce chapitre en disant qu'il n'est pas particulièrement surprenant de la part de Yasmina Khadra d'avoir écrit deux romans que nous pouvons considérer dégagés. En effet, l'écrivain a servi durant de nombreuses années l'armée algérienne et combattu durant huit ans les intégristes de son pays. Le milieu terroriste lui est donc plutôt « familier », car il explique lors d'une conférence¹²⁵ que, en tant que responsable de la conception anti-terroriste durant la guerre contre les intégristes, il a dû accomplir ce travail de compréhension de « l'ennemi » afin de mieux le combattre, son travail consistait justement à être dans la tête de ces terroristes. Il paraît donc assez évident pour lui, qui a combattu l'embrigadement terroriste et l'intégrisme, d'écrire des œuvres prônant la non-binarisation et la compréhension intellectuelle de ce genre de conflits sociétaux et politiques. Cet élément nous permet aussi de nuancer un parti pris à peine plus perceptible, selon nous, dans *Khalil*. Yasmina Khadra appuie d'autant plus cette impression qui est la nôtre en expliquant dans une autre interview qu'il est persuadé que toute personne qui lira ce livre ne pourra jamais « se laisser emporter par cette crue terroriste et absolument dévastatrice et repoussante »¹²⁶. En outre, au regard de la biographie que nous avons dressée dans le premier chapitre de notre mémoire, la vision qu'a Yasmina Khadra du rôle de l'écrivain dans la société, à savoir qu'il est un « prophète » et « un phare bravant les opacités de l'égarement et de la dérive », son engagement nous paraît évident. Rappelons-nous néanmoins que le dégagement littéraire n'empêche pas un certain engagement de l'écrivain.

¹²⁵ Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains, *op. cit.*

¹²⁶ Librairie Mollat, *Yasmina Khadra – Khalil*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=uUzagO5xnSQ>, vidéo mise en ligne le 01/08/2018 (page consultée le 02/07/2019).

TROISIÈME CHAPITRE

LECTURE SOCIOLOGIQUE DE L'ATTENTAT ET KHALIL DE YASMINA KHADRA

Tous les drames sont possibles lorsqu'un amour-propre est bafoué. Surtout quand on s'aperçoit qu'on n'a pas les moyens de sa dignité, qu'on est impuissant. Je crois que la meilleure école de la haine se situe à cet endroit précis. On apprend véritablement à haïr à partir de l'instant où l'on prend conscience de son impuissance.

(L'Attentat, Yasmina Khadra)

Dans ce troisième chapitre, nous aurons l'occasion d'aborder le cœur du sujet qui nous intéresse, à savoir une lecture de *L'Attentat* et de *Khalil* sous un éclairage sociologique. Pour ce faire, nous nous baserons essentiellement sur deux essais sociologiques écrits par Felice Dassetto, sociologue des religions et professeur émérite de l'Université Catholique de Louvain : *Jihad u Akbar*¹²⁷ et *Devenir extrémiste et agir en extrémiste*¹²⁸. Nous aurons aussi recours à une conférence donnée par le docteur en

¹²⁷ DASSETTO Felice. *Jihad u Akbar*, op. cit.

¹²⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme. Devenir extrémiste et agir en extrémiste », Cismoc, Essais et recherches en ligne, juin 2014, disponible sur : https://cdn.uclouvain.be/public/Exports%20reddot/cismoc/documents/essai_Dassetto_juin_2014BM.pdf (page consultée le 01/08/2019).

psychologie sociale Sylvain Delouvée, aussi maître de conférences à l'Université de Rennes 2, intitulée *Les modèles psycho-sociologiques de la radicalisation*¹²⁹.

Nous commencerons ce chapitre par établir quelques bases sociologiques que nous utiliserons pour analyser notre corpus. Nous définirons, dans un premier temps, quelques termes propres au thème de notre mémoire afin de préciser le sens dans lequel nous les entendons et d'éviter les connotations et préjugés qui leur ont été parfois associés. Dans un second temps, nous nous attacherons à expliquer et contextualiser chacune des deux situations dans lesquelles se déroulent *L'Attentat* et *Khalil*, à savoir le conflit israélo-palestinien et le djihadisme en Occident. Enfin, nous pourrions aborder la lecture des deux œuvres de Yasmina Khadra en analysant, pour chacune, le contexte ainsi que les personnages, et nous verrons quelles homologues nous serons en mesure d'établir avec les sources sociologiques et psychosociologiques sur lesquelles nous basons notre étude.

1. Bases sociologiques

1.1. Quelques définitions

Il nous semble important de commencer ce chapitre en définissant certains concepts et termes clés que nous utiliserons tout au long de cette partie, puisque leur usage aujourd'hui peut être empreint de connotations idéologiques et de préjugés qu'il nous semble primordial d'éviter ici.

Depuis les années 1970, les sociologues observent un phénomène de « réveil » ou « retour » de l'islam, tant dans les branches sunnites que chiites, que l'on a appelé *islamisation*. Celle-ci est à la base des mouvances qui poussent à l'action armée au nom de

¹²⁹ DELOUVÉE Sylvain, *Les modèles psycho-sociologiques de la radicalisation*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=EXCIcDdnByA>, vidéo mise en ligne le 01/01/2017 par CDGAI TV (page consultée le 01/08/2019).

l'islam¹³⁰. En fonction des groupes et mouvements religieux, elle peut mettre l'accent sur des aspects différents : la dévotion et la piété cultuelle (islamisation pieuse), la norme morale et le respect des interdits religieux (rigorisme), l'établissement d'une société musulmane (islamisation sociétale)¹³¹. Néanmoins, elles se rencontrent toutes autour d'un projet commun : « donner un espace nouveau aux référentiels islamiques au sein des sociétés contemporaines »¹³². D'après Felice Dassetto, nous pouvons synthétiser par trois dimensions le terme « islamisation ». La première est une « adhésion forte renouvelée et active à la foi »¹³³, impliquant un « respect des obligations cultuelles et morales »¹³⁴. La deuxième est une dimension totalisante, c'est-à-dire qu'elle « tend à concerner tous les aspects de la vie »¹³⁵ et à « englober toutes les institutions »¹³⁶. Dassetto appelle la troisième dimension « l'orthodoxisation » (qu'il entend au sens étymologique du terme) et l'explique ainsi :

Je retiens en particulier le fait que des groupes qui veulent garder le maximum de cohérence interne [...] tendent à réduire fortement leur vocabulaire et leur mode d'argumentation et d'expression afin d'éviter le plus possible toute divergence et tout débat interne. De ce fait, le langage est élagué et, par conséquent, les visions du monde et du religieux sont « rétrécies ». ¹³⁷

Jusque dans les années 1970, le terme *islamisme* était utilisé pour désigner la religion, comme les termes christianisme et judaïsme¹³⁸. Avec l'émergence de groupes tunisiens « porteurs d'une vision politique de l'islam dans le sillage des Frères musulmans »¹³⁹ naîtra l'appellation arabe *islamyyoun* qu'ils utiliseront pour se distancier des musulmans ordinaires et se définir comme « vrais musulmans »¹⁴⁰. Ce terme arabe sera

¹³⁰ DASSETTO Felice. *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 12.

¹³¹ *Ibid.*, p. 12-13.

¹³² *Ibid.*, p. 13.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

traduit par *islamiste* et désignera ces nouveaux mouvements religieux-politiques inspirés des Frères musulmans¹⁴¹.

Par les termes *radical* et *radicalisme* seront désignées des « idées politiques ou d[es] affirmations de convictions »¹⁴², plus ou moins vigoureuses et extrémistes, « qui se caractérisent par quelques aspects particuliers concernant leurs objectifs et leurs modes d'action »¹⁴³. Le radicalisme revêt plusieurs aspects, comme la volonté d'atteindre ses objectifs dans leur entièreté, le refus de négocier, l'engagement total et exclusif pour les objectifs et le programme, ou encore l'urgence¹⁴⁴. Sont habituellement qualifiés de radicaux les mouvements et les postures d'opposition à un ordre établi¹⁴⁵. Cependant, il est important de préciser que le radicalisme peut mener à l'action violente, mais n'y mène pas forcément¹⁴⁶. Pour conclure cette définition, Dassetto explique que :

[...] le radicalisme construit ce qu'on pourrait appeler un dispositif de violence, c'est-à-dire un ensemble de savoirs et de pratiques, d'univers de sens plausible créant un environnement pouvant pousser, dans certains cas et à travers certains processus sociaux, à considérer comme légitime, sensée, voire indispensable une action violente.¹⁴⁷

Cette action offensive et violente est qualifiée de *terroriste*¹⁴⁸ sur la base de plusieurs dimensions. Tout d'abord, il s'agit d'un « acte de violence physique perpétré en dehors d'une guerre (conventionnelle ou pas), visant à semer la peur, la crainte, l'insécurité et, par ce biais, à délégitimer les instances qui sont censées garantir la sécurité, ainsi que saper toute velléité de résistance »¹⁴⁹. Les autres dimensions portent sur les cibles (civils et infrastructures stratégiques ou symboliques), la portée symbolique (par son ampleur, son contexte et ses cibles), l'ampleur des conséquences et les moyens (armés et même économiques) de l'action terroriste¹⁵⁰. Au vu de toutes ces dimensions, la qualification

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*, p. 14.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵⁰ *Ibid.*

d'actes terroristes peut être parfois plutôt paradoxale. En effet, selon cette définition, tant un attentat commis par un Palestinien qu'une action armée d'Israël peuvent être considérés comme des actes terroristes par les uns, mais ces mêmes actes peuvent être qualifiés de résistance par les autres¹⁵¹.

Enfin, l'action engagée peut mener au *suicide offensif* qui veut donc « porter offense à l'ennemi à l'aide de son propre suicide »¹⁵². Son usage dans le contexte musulman a émergé dans les dernières décennies. Dans le chiisme, il a été analysé « en relation à l'idée de martyr et de souffrance, présente dans l'histoire et dans la doctrine du chiisme »¹⁵³. Cependant, il va aussi s'étendre au monde sunnite. Felice Dassetto conclut ce point en expliquant que le terrorisme tout comme le suicide offensif vont susciter le débat au sein de l'islam. Le suicide était considéré comme « un péché majeur d'après la morale islamique majoritaire », il est question de se demander si ces individus qui utilisent leur mort comme une arme méritent d'être qualifiés de « martyrs ».

1.2. Contextualisations du conflit israélo-palestinien et de l'émergence du djihadisme en Occident

Avant de nous lancer concrètement dans l'analyse des deux œuvres de Yasmina Khadra, il nous paraît essentiel de nous pencher sur les conflits qu'elles abordent. En effet, leur contextualisation nous permettra, plus tard, de comprendre les personnages de Sihem et Khalil, les autres personnages qui les entourent, leurs motivations et le contexte dans lequel ils évoluent.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*, p. 17.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 18.

1.2.1. *Le conflit israélo-palestinien*

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Nations Unies votent un plan de partage de la Palestine, qui était alors une zone sous influence britannique depuis 1916 grâce aux accords de Sykes-Picot. Ce plan de partage vise à établir un État juif, un État arabe et une enclave internationale en Jérusalem. En 1948, l'État d'Israël déclare alors son indépendance, mais ses voisins arabes refusent de le reconnaître et décident de l'attaquer, rejetant fermement le plan de partage de l'ONU. Ils cherchent ainsi à « faire prévaloir les droits de la population arabe installée sur place, rejeter la greffe d'une entité exogène à leur culture »¹⁵⁴ et appellent la population palestinienne à quitter le territoire en attendant qu'ils le récupèrent par la force. Les Palestiniens se réfugient alors principalement en Jordanie et au Liban, mais s'y retrouvent coincés car Israël refusera désormais le retour de ces exilés.

Entre 1948 et 1949, durant la guerre israélo-arabe, Israël s'empare d'une partie des terres normalement destinées aux Palestiniens selon le plan de partage des Nations Unies. En 1949, une ligne de cessez-le-feu (la « Ligne verte ») est établie aux frontières entre Israël et ses voisins arabes, et cette trêve sera respectée jusqu'en 1956, lorsque Nasser décidera de nationaliser le canal de Suez.

Le Moyen-Orient devient alors le terrain sur lequel s'affrontent l'Union soviétique et l'Occident indirectement. Israël, voulant se protéger de l'armée égyptienne, cherche à s'emparer de la péninsule du Sinaï, mais sera contraint, sous la menace de l'Union soviétique, de démilitariser la zone pour laisser la place à des observateurs des Nations Unies.

En 1967, après le départ des casques bleus, Nasser réussit à déployer ses troupes jusqu'aux frontières israéliennes. Entre le 5 et le 10 juin 1967 se tient alors la guerre des Six Jours lors de laquelle les troupes arabes sont attaquées par surprise par l'armée israélienne, permettant à Israël de s'emparer de la bande de Gaza, la péninsule du Sinaï, la Cisjordanie et le plateau du Golan, et d'étendre ainsi son territoire au-delà de ce qui était prévu à l'origine par le plan de partage de l'ONU.

¹⁵⁴ RAZOUX Pierre, « Des guerres israélo-arabes au conflit israélo-palestinien », dans *Sciences Humaines*, mai-juin 2018, disponible sur : https://www.scienceshumaines.com/des-guerres-israelo-arabes-au-conflit-israelo-palestinien_fr_39590.html (page consultée le 01/08/2019).

En réaction à l'occupation israélienne, la mouvance palestinienne se radicalise autour de l'Organisation de libération de la Palestine¹⁵⁵ créée trois ans auparavant, Yasser Arafat sera nommé à la tête de celle-ci en 1969. Jusqu'en 1970, les armées égyptiennes et israéliennes s'affrontent dans la péninsule du Sinaï.

Après une brève trêve de trois ans, l'armée égyptienne décide d'attaquer les troupes israéliennes le long du canal de Suez pendant que l'armée syrienne attaque celles déployées sur le plateau du Golan. Israël arrive cependant à reprendre le dessus sur chacun des deux fronts et pénètre même en Syrie. Cette guerre d'une vingtaine de jours appelée la guerre du Kippour prendra fin le 25 octobre 1973 par un cessez-le-feu imposé par Washington et Moscou. En 1979, Anouar al-Sadate négocie et signe un plan de paix avec Israël. La Jordanie suivra en 1994.

La première Intifada éclate en 1987 et le soulèvement à l'initiative de la jeunesse palestinienne provoquera des affrontements urbains qui ne prendront fin qu'en 1993 avec les accords d'Oslo. Un nouveau mouvement naît au cours de celle-ci, le Mouvement pour la résistance islamique plus souvent appelé par les initiales de son nom en arabe, à savoir le Hamas. Les accords d'Oslo auraient dû mener à un processus de pacification, mais il n'en sera rien puisqu'une deuxième Intifada aura lieu entre 2000 et 2003. Il y aura plusieurs offensives israéliennes et un mur d'annexion sera construit.

1.2.2. L'émergence du djihadisme en Occident

Pour comprendre comment l'idéologie djihadiste a pu naître, ou plutôt s'exporter, en Occident, il est primordial de s'interroger sur les raisons qui lui ont valu d'être haï par une partie du Proche et du Moyen-Orient. L'exercice n'est pas aisé, mais nous tenterons de résumer, dans les grandes lignes, les éléments qui permettent de comprendre ce phénomène et ainsi l'émergence du djihadisme-terroriste en Occident sur la base de l'essai sociologique de Felice Dassetto *Jihad u Akbar*. Nous amorcerons cette partie en essayant d'expliquer les

¹⁵⁵ *Ibid.*

causes d'un retour à l'islam observé dans les années 1970 et comment il a fait écho en Occident auprès des musulmans qui y résident. Ensuite, nous évoquerons l'émergence du djihadisme et les mécanismes qui l'ont rendue possible. Nous terminerons en abordant deux grands groupes djihadistes-terroristes, à savoir al-Qaïda et Daesh, qui auront une résonnance plus internationale que les autres.

La civilisation arabe, à son apogée entre le IX^e et le XIII^e siècle, est progressivement rattrapée puis même dépassée par l'Europe avec la Renaissance et la découverte de l'Amérique, créant un fossé économique, militaire et culturel entre les deux. Avec la colonisation au XIX^e siècle, elle devient même dominée politiquement, militairement et culturellement par l'Occident. Felice Dassetto explique qu'après la Première Guerre mondiale :

[...] cette pénétration [de l'Occident] se fait plus intense, grâce aux nouvelles technologies de communication, de transport et d'armement. Sur le plan culturel, la pression augmente de par la diffusion des modèles culturels de l'Occident, ainsi que par l'activité missionnaire chrétienne (catholique, anglicane, réformée) directement conversionniste, ou indirectement influente par les actions éducative, sociale ou sanitaire.¹⁵⁶

La chute de l'Empire Ottoman et la naissance de l'État turc sonnent la fin de l'institution califale et la mise en difficulté de la civilisation musulmane car une partie des élites adopte la sécularisation et l'occidentalisation de la culture et des mœurs¹⁵⁷.

La première réponse qu'apporte la civilisation musulmane quant à son avenir est de suivre son élite, à savoir d'adopter la vision sécularisatrice à la manière de l'Occident et de mettre le religieux entre parenthèses¹⁵⁸. Mais la seconde réponse, celle d'un retour à l'islam pour tracer une voie islamique à la modernité, fut adoptée finalement. Ce retour à l'islam est, d'après Dassetto, entendu comme :

[...] un retour aux origines de la société instaurée par le Prophète, grâce auquel on pourra opérer ce sursaut permettant au monde musulman,

¹⁵⁶ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 22.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 23.

comme foi et comme civilisation, de retrouver toute sa place face aux puissances politiques et idéologiques qui régissent le monde moderne dans le monde moderne.¹⁵⁹

C'est dans cette veine que naîtra en 1928 en Égypte l'association des Frères Musulmans et que le Royaume d'Arabie, qui deviendra l'actuelle Arabie Saoudite, sera créé en 1932. Ce nouvel État est la concrétisation d'un « projet politico-religieux majeur [...] : celui de la fondation d'un État dont le ciment idéologique et la structure découlent d'une pensée religieuse islamique, rigoriste »¹⁶⁰. Il se veut « une réalisation idéale de l'articulation entre religion et société, entre religion et direction politique »¹⁶¹.

Ce retour à l'islam semble donc naître d'une opposition ferme au modèle occidental de modernité, et l'Occident deviendra progressivement l'ennemi d'un Proche et Moyen-Orient qui cherchent à établir leur propre modèle de modernité au sein de la civilisation musulmane. Al-Banna, fondateur de l'association des Frères Musulmans en Égypte, qualifiera explicitement l'Occident d'« ennemi de l'islam » dans son *Épître*¹⁶².

Dans ce contexte d'opposition à tout ce qui n'est pas musulman, les musulmans implantés en Occident vont entrer dans un processus ambivalent que Dassetto explique ainsi :

D'une part, on observe un cheminement d'acculturation semblable à celui de toute migration, rendu davantage possible par la succession des générations [...] et par l'acquisition, par un nombre croissant, de la nationalité du pays de résidence et donc de la jouissance pleine des droits civiques et politiques, malgré les difficultés économiques et certains faits de discrimination. Mais, d'autre part, s'engage une adhésion croissante, active ou par consensus silencieux, qui bat son plein à la fin des années 1990, aux doctrines et aux visions de l'islam politique ou du salafisme [...].¹⁶³

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 28.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*, p. 33.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 44.

C'est ainsi que les jeunes musulmans européens sont pris entre deux visions complètement contrastées : celles de la société dans laquelle ils vivent et « celles proposées comme idéal de vie par ces groupes religieux »¹⁶⁴. On voit alors apparaître des théorisations relatives à la marginalisation des musulmans en Occident qui peuvent prendre des accents religieux ou politiques¹⁶⁵. Se développe alors dans les années 2000 « une accentuation identitaire, souvent un repli, assortie d'une culture du ressentiment »¹⁶⁶. L'idéologie djihadiste arrivera à thématiser le malaise de cette jeunesse musulmane en Occident et fera de « la lutte armée la seule issue possible »¹⁶⁷. Dassetto explique que les expressions radicales de l'identité musulmane, qui proviennent de cette base sociale et politique que nous venons de décrire, « donneront lieu à des formulations d'action armée, dont certaines se déroulent selon des modalités d'action de type terroriste, utilisant également le suicide »¹⁶⁸.

Dans les années 1980 et 1990, on constate une plus large diffusion de l'islamisation, en particulier le salafisme et l'islamisme politique, et des attentes identitaires musulmanes grandissantes, ce qui permettra au radicalisme politique et à l'action armée djihadiste de se généraliser¹⁶⁹.

Le djihadisme contemporain et les visions radicalisées de l'islam qui émergent dans les années 1970 s'enracinent dans le passé et les fondements prophétiques de l'islam¹⁷⁰. Cependant, il a une dynamique qui lui est propre et ne provient plus seulement d'une « réaction insurrectionnelle contre l'occupant colonial [...] »¹⁷¹, mais revêt aussi une dimension géopolitique. L'action armée violente à signification religieuse, appelé djihad, est enracinée dans l'islam. *Djihad*, littéralement « effort », est un terme que l'on trouve dans le Coran et qui recouvre plusieurs sens : un effort personnel et spirituel pour se conduire de la « bonne » façon conformément à la volonté divine, l'effort de diffusion de l'enseignement du prophète, et le « combat armé au nom d'Allah » quand l'islam est en

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 73.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 47.

¹⁷¹ *Ibid.*

péril¹⁷². Historiquement, il revenait aux autorités politiques et cléricales de décider quand le djihad était jugé nécessaire, mais l'éclatement de l'autorité religieuse a provoqué une dispersion du leadership et des figures qui « s'octroient la légitimité de déclarer le djihad »¹⁷³.

Nous comprenons donc le lien entre le djihad et l'anticolonialisme, mais il paraît un peu moins évident dans le contexte du djihad contemporain. Il est donc nécessaire de comprendre quels sont les mécanismes qui ont permis à cette mémoire du djihad anticolonial d'être présente dans le djihad contemporain. Une façon d'y arriver est de se pencher sur deux des plus grands groupes djihadistes-terroristes des dernières décennies : al-Qaïda et Daesh.

En 1979, l'URSS envahit l'Afghanistan pour y consolider un régime communiste et faire barrage au Pakistan, soutenu par les États-Unis. Cela engendrera une guerre de dix ans, au terme de laquelle le pays sera laissé à feu et à sang, en proie à une guerre civile dont les islamistes talibans sortiront victorieux. Cette invasion, réellement vécue par les musulmans comme une agression de leurs territoires, mènera à l'apparition de nombreux mouvements de résistance, à qualifier de djihadistes, tant du côté chiite que sunnite¹⁷⁴. Ces divers mouvements de résistance obtiendront le soutien économique de nombreuses puissances comme le Pakistan, les États-Unis et l'Arabie Saoudite pour ne citer qu'eux, mais aussi un soutien au niveau de la mobilisation de combattants grâce à des initiatives privées comme celles d'Abdallah Azzam et Oussama Ben Laden¹⁷⁵. Ces deux personnages donneront naissance en 1983 à « un mouvement djihadiste international duquel naîtra la formation d'al-Qaïda »¹⁷⁶. Ce mouvement djihadiste voudra « place[r] le djihad armé au cœur de la croyance et dénonce[r] toute forme de subordination vis-à-vis de l'Occident »¹⁷⁷. Avec lui et Ben Laden à sa tête, la vision du djihad va évoluer vers un djihad offensif envers les « ennemis de l'islam » et notamment les États-Unis dont ils feront l'ennemi principal¹⁷⁸. Le groupe sera responsable de plusieurs attentats visant l'Occident, comme des attentats

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.*, p. 49.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 93.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 94.

¹⁷⁶ *Ibid.*

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 95.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 99-101.

contre des ambassades américaines, ou l'attentat du 11 septembre 2001¹⁷⁹ grâce auquel l'organisation deviendra centrale « au sein de la nébuleuse djihadiste-terroriste »¹⁸⁰, tant sur le plan organisationnel que symbolique.

En 2003, les États-Unis déclenchent une guerre contre l'Irak en affirmant avoir la preuve que le pays détient des armes de destruction massive¹⁸¹. L'Irak devient alors le terrain d'action d'al-Qaïda qui fait appel à ses combattants expérimentés qui avaient déjà pris les armes en Afghanistan¹⁸². C'est de ce groupe et de son action en Irak que naîtra l'organisation État islamique et ainsi ce que Dassetto appelle la deuxième génération djihadiste¹⁸³. Zarkaoui est l'une des figures majeures de cette organisation terroriste et « se rendra célèbre pour des actes terroristes éclatants, filmés et diffusés sur le Web »¹⁸⁴. À sa mort, divers groupes sunnites s'allieront en Irak, avec la participation d'al-Qaïda, et cela donnera naissance à l'État islamique d'Irak¹⁸⁵. En 2010, ce dernier prêterait allégeance à al-Qaïda et commencerait son expansion¹⁸⁶. En 2012, le groupe continue son expansion vers la Syrie grâce à l'insurrection que connaît le pays, et prend le nom de l'État islamique en Irak et au Levant en 2013, aujourd'hui aussi appelé Daesh d'après son acronyme en arabe¹⁸⁷. Le 29 juin 2014 est proclamé le Califat islamique¹⁸⁸.

À partir des années 2000, l'Europe est progressivement touchée par les attentats perpétrés au nom d'al-Qaïda et de Daesh, qu'ils justifient par son implication dans les conflits au Moyen-Orient¹⁸⁹. C'est ainsi qu'on verra émerger « une génération djihadiste, qui ne participe pas à un djihad éloigné, mais qui ouvre un front du djihadisme en Europe »¹⁹⁰.

On expliquera aussi l'émergence du djihadisme en Europe par le contexte dans lequel vivent les musulmans qui y ont immigré. En effet, à cause notamment des télévisions satellitaires, Internet et les voyages en avion à bas prix, mais aussi l'islamisation croissante, leur insertion est ralentie car ces éléments « favorisent le maintien des références avec les

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 140.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 137.

¹⁸² *Ibid.*, p. 145.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 146

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 147.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 153.

¹⁹⁰ *Ibid.*

pays et cultures d'origine »¹⁹¹. De plus, la situation économique et l'accroissement du chômage en Europe provoquent des attitudes hostiles à l'égard des migrants. Nous concluons ce point par les mots de Felice Dassetto :

Dans ce contexte, le processus d'insertion des immigrants musulmans a été ralenti, en raison de l'isolement croissant que les doctrines ont construit avec l'imposition de normes, de permis et d'interdits qui ont contribué à bloquer les populations musulmanes et à les amener à s'auto-exclure – en suscitant une spirale de séparation – du contexte local. Parfois, elles ont suscité des attitudes d'hostilité à l'égard de ce contexte et de ses institutions. [...] Mais d'autres processus, socioéconomiques ou sociaux, ont également contribué à mettre en crise le processus d'insertion toujours difficile.¹⁹²

2. Analyse sociologique

Dans ce deuxième point, nous analyserons, sous un éclairage sociologique et psychosociologique, *L'Attentat* et *Khalil* en nous basant principalement sur les deux mêmes essais de sociologie du Professeur Felice Dassetto, *Jihad u Akbar*¹⁹³ et *Devenir extrémiste et agir en extrémiste*¹⁹⁴, ainsi que sur la conférence donnée par le Docteur Sylvain Delouvée intitulée *Les modèles psycho-sociologiques de la radicalisation*¹⁹⁵. Nous commencerons par analyser le contexte de l'histoire en nous attardant sur des extraits décrivant les lieux, le conflit qui se joue, la situation sociale ou politique, etc. Ensuite, nous nous pencherons sur le profil des personnages, en particulier celui des terroristes. Dans cette démarche, nous nous interrogerons sur la possibilité de postuler des rapports homologiques entre les observations de la sociologie en tant que discipline scientifique et les sociétés fictives présentées dans les deux ouvrages de Yasmina Khadra.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, *op. cit.*

¹⁹⁴ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*

¹⁹⁵ DELOUVÉE Sylvain, *op. cit.*

2.1. *L'Attentat*

2.1.1. *Le contexte*

Dans cette première partie de l'analyse sociologique de *L'Attentat*, nous aborderons le contexte politique et social auquel sont confrontés la communauté israélienne et la communauté palestinienne. Il sera question d'étudier à la fois les conditions dans lesquelles elles vivent, mais aussi le processus de radicalisation de certains personnages palestiniens et le fonctionnement de l'organisation terroriste.

L'Attentat raconte l'histoire d'Amine, un chirurgien d'origine arabe vivant et exerçant en Israël, en quête de réponses après l'attentat suicide commis par sa femme, Sihem, elle aussi d'origine arabe, dans un restaurant à Tel-Aviv. Cet acte de violence le bouleverse profondément et lui paraît complètement insensé puisque son couple semblait si bien intégré au sein de la société israélienne. Dans sa quête initiatique, il rencontrera des membres de l'organisation dans laquelle Sihem s'était engagée et obtiendra des réponses sur les motivations de cet attentat suicide.

Dans un premier temps, l'histoire se déroule en Israël, où la vie y semble suivre son cours normalement, malgré le conflit qu'il entretient avec le peuple palestinien depuis de nombreuses années. En témoigne l'extrait suivant :

Nous traversons Jérusalem comme dans un rêve éveillé. [...] Son animation effrénée et ses échoppes débordantes de monde ressuscitent en moi des souvenirs que je croyais tombés au rebut.¹⁹⁶

¹⁹⁶ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 112.

Bien que les apparences semblent montrer une population israélienne sereine, qui n'a pas peur de sortir de chez elle pour se rendre au restaurant ou faire les boutiques, le conflit la rattrape par des attentats auxquels elle semble être habituée. En effet, à peine l'explosion se produit que quelqu'un commente déjà qu'il s'agit sûrement d'un attentat¹⁹⁷. L'hôpital de Tel-Aviv semble lui aussi habitué et préparé à ce genre d'événement puisqu'il existe en son sein une cellule de crise qui, dans l'extrait suivant, est déployée sans peine et même de façon ordonnée :

Ezra Benhaïm décrète le déploiement de la cellule de crise. Les infirmières et les chirurgiens rejoignent les urgences où des chariots et des civières sont disposés dans un carrousel frénétique, mais ordonné. Ce n'est pas la première fois qu'un attentat secoue Tel-Aviv, et les secours sont menés au fur et à mesure avec une efficacité grandissante.

Outre des attentats, quelques détails semblent prouver que le pays est bel et bien en situation de conflit, comme le Mur érigé tel un rempart, une muraille autour de Jérusalem :

Par-dessus le muret de la résidence, on peut voir les lumières de Jérusalem, avec ses minarets et le clocher de ses églises qu'écartèle désormais ce rempart sacrilège, misérable et laid, né de l'inconsistance des homes et leurs indécrottables vacheries. Et pourtant, malgré l'affront que lui fait le Mur de toutes les discordes, Jérusalem la défigurée ne se laisse pas abattre.¹⁹⁸

En ce qui concerne le territoire palestinien, la réalité paraît bien différente de celle sur le sol israélien. C'est le chaos, la désolation :

Pourtant, j'en ai vu des choses depuis que je suis passé de l'autre côté du Mur : les hameaux en état de siège ; les checkpoints à chaque bretelle ; des routes jalonnées de voitures carbonisées, foudroyées par les drones ;

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 17.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 141.

les cohortes de damnés attendant leur tour d'être contrôlés, bousculés et souvent refoulés ; [...].¹⁹⁹

Et la situation que Jamil décrit quelques lignes plus loin à Amine paraît encore plus désolante et catastrophique :

– Il y a une semaine, ajoute Jamil, c'était la fin du monde. Est-ce que tu as déjà vu des tanks riposter aux frondes, Amine ? Eh bien à Janin, les chars ont ouvert le feu sur les gamins qui leur jetaient des pierres. Goliath piétinait David à chaque coin de rue.²⁰⁰

Le lecteur apprend plus loin que la ville est occupée par les soldats israéliens et des tireurs isolés²⁰¹. Des obus explosent régulièrement, des hélicoptères survolent la zone, armés de roquettes, les maisons sont soit rasées par les tanks et les bulldozers, soit soufflées par la dynamite²⁰², les rues sont en ruines, des palissades criblées de mitraillette²⁰³, témoignant de la violence inouïe qui se joue quotidiennement sur ces terres. Outre la violence directe, la population doit aussi se débrouiller sans eau ni électricité, comme l'explique Khalil à Jamil²⁰⁴. Cette situation décrite dans ce livre fait écho à celle que vivent réellement au quotidien de nombreux Palestiniens dans la Bande de Gaza, à en croire le bilan dressé par Amnesty International pour l'année 2017-2018²⁰⁵.

La réalité à laquelle les Palestiniens doivent faire face est aussi racontée par le commandeur au cours d'un entretien qu'Amine obtient avec lui, qui reproche au chirurgien de ne pas vivre sur la même planète à force de vivre en Israël :

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 195.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 195-196.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 197.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *Ibid.*, p. 198.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 199.

²⁰⁵ Sans nom d'auteur, « Israël et territoires palestiniens occupés 2017/2018 » sur le site d'Amnesty International, disponible sur : <https://www.amnesty.org/fr/countries/middle-east-and-north-africa/israel-and-occupied-palestinian-territories/report-israel-and-occupied-palestinian-territories/> (page consultée la 01/08/2019).

Nous sommes dans un monde qui s'entre-déchire tous les jours que Dieu fait. On passe nos soirées à ramasser nos morts et nos matinées à les enterrer. Notre patrie est violée à tort et à travers, nos enfants ne se souviennent plus de ce qu'école veut dire, nos filles ne rêvent plus depuis que leurs princes charmants leur préfèrent l'*Intifada*, nos villes croulent sous les engins chenillés et nos saints patrons ne savent où donner de la tête ; et toi, simplement parce que tu es bien au chaud dans ta cage dorée, tu refuses de voir notre enfer.²⁰⁶

Il est intéressant de relever la référence à l'*Intifada* dans ces deux derniers extraits. L'*Intifada* est, comme nous l'avons expliqué précédemment, le soulèvement de la jeunesse palestinienne qui a eu lieu entre 1987 et 1993, et une seconde fois au début des années 2000. On a aussi nommé la Première Intifada « guerre des pierres » en raison des jets de pierres de la population palestinienne sur les troupes israéliennes qui ont marqué le début du soulèvement. Le livre ayant été publié en 2005, la Seconde Intifada était encore bien présente dans toutes les mémoires, et il est fort probable que Yasmina Khadra ait écrit *L'Attentat* alors qu'elle était encore en cours. Nous pouvons ainsi émettre l'hypothèse que cette œuvre littéraire montre au lecteur un bout de la réalité à laquelle était confronté le peuple palestinien lors de la Seconde Intifada, ce qui nous permettrait donc déjà d'entrevoir une première homologie entre la sociologie et la société représentée dans cet ouvrage.

Une autre réalité à laquelle les Palestiniens sont confrontés dans *L'Attentat* est la destruction punitive des maisons familiales de terroristes. En effet, dans l'ouvrage que nous analysons, Amine assiste impuissant à la destruction de la maison familiale de son grand-oncle, après que Wissam, petit-fils de ce dernier, ait commis un attentat²⁰⁷. Ces destructions sont pratiques courantes, encore aujourd'hui, sur les terres occupées par les Palestiniens qui voient en celles-ci une réelle injustice. C'est en 1967, au début de l'occupation israélienne, qu'une loi a été votée, permettant de détruire les maisons familiales de terroristes. Israël y a eu recours jusqu'en 2009, avant de cesser cette pratique durant quelques années. Depuis environ cinq ans, les destructions ont repris, comme en témoignent

²⁰⁶ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 158.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 237.

les nombreux articles sur le sujet²⁰⁸. Nous voyons ici une deuxième homologie qu'il est possible d'établir entre la réalité sociologique et la société fictive représentée dans *L'Attentat*.

Enfin, une dernière réalité sociologique et historique évoquée dans l'œuvre de Yasmina Khadra consiste en des bombardements et raids des troupes israéliennes lancés sur les Palestiniens en réponse aux attaques de ces derniers. En effet, dans *L'Attentat*, Amine est pris dans un raid israélien alors qu'il était parti en terre palestinienne chercher des réponses au suicide offensif perpétré par sa femme sur le sol israélien. En réponse à cet attentat, l'État d'Israël bombarde la population palestinienne à la sortie d'un prêche du cheikh Marwan et, comble du sort, tout laisse penser qu'Amine succombera à ses blessures au cours de celui-ci. Cet élément, qui semble tout à fait réaliste à en croire les nombreux articles que nous avons pu trouver²⁰⁹, nous permet de consolider un peu plus encore l'homologie entre le contexte décrit par Yasmina Khadra et la réalité sociologique.

Nous avons donc pu établir jusqu'à présent quelques homologies entre la situation que vivent respectivement les Israéliens et les Palestiniens en plein conflit, en particulier autour de 2005, et le contexte que décrit Yasmina Khadra dans *L'Attentat*. Mais qu'en est-

²⁰⁸ Sans nom d'auteur, « Un penchant atavique pour la vengeance : les démolitions punitives de maisons palestiniennes », dans *Égalité et réconciliation*, publié le 21/11/2014, disponible sur : <https://www.egaliteetreconciliation.fr/Un-penchant-atavique-pour-la-vengeance-les-demolitions-punitives-de-maisons-palestiniennes-29238.html> (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Israël renoue avec les destructions de maison », publié le 19/11/2014, disponible sur : https://www.liberation.fr/planete/2014/11/19/israel-renoue-avec-les-destructions-de-maison_1146478 (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Israël autorise la destruction punitive de maisons de terroristes palestiniens », dans *Le Monde*, publié le 02/01/2015, disponible sur : https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/01/02/israel-autorise-la-destruction-punitive-de-maisons-de-terroristes-palestiniens_4548355_3218.html (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Jérusalem : destruction de la maison d'un Palestinien auteur d'un attentat », sur *RTBF*, publié le 19/11/2014, disponible sur : https://www.rtb.be/info/monde/detail_jerusalem-destruction-de-la-maison-d-un-palestinien-auteur-d-un-attentat?id=8404916 (page consultée le 01/08/2019).

²⁰⁹ HERNANDEZ Floréal, « Gaza : un bébé palestinien de 14 mois et sa mère meurent dans un raid israélien », sur *20 Minutes*, publié le 04/05/2019, disponible sur : <https://www.20minutes.fr/monde/2510715-20190504-gaza-bebe-palestinien-14-mois-meurt-raid-israelien> (page consultée le 01/08/2019).

CHAIÉB Mones, « Bombardement sur Gaza : Netanyahu fait 25 morts et 200 blessés à la veille du Ramadan », dans *Révolution Permanente*, publié le 8/05/2019, disponible sur : <https://www.revolutionpermanente.fr/Bombardement-sur-Gaza-Netanyahu-fait-25-morts-et-200-blesses-a-la-veille-du-Ramadan> (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Gaza : escalade de violences entre Israël et les Palestiniens », publié le 13/11/2018, disponible sur : <https://www.lopinion.fr/edition/international/gaza-escalade-violences-entre-israel-palestiniens-168427> (page consultée le 01/08/2019).

il du côté des terroristes ? Pouvons-nous postuler d'autres relations homologues entre les découvertes sociologiques et la société fictive décrite par Yasmina Khadra en ce qui concerne le terrorisme et son fonctionnement dans *L'Attentat* ?

Alors qu'Amine est interrogé par le capitaine Moshé sur sa femme, après avoir découvert qu'elle était la kamikaze, ce dernier émet une hypothèse qui s'avèrera exacte :

Elle agissait sûrement au sein d'une association caritative ou des trucs dans ce genre ; ce sont d'excellentes couvertures, très faciles à tirer vers soi en cas de pépins. Mais derrière le bénévolat, il y a toujours une affaire de gros bénéfices ; du blé pour les malins, un petit coin de paradis pour les simplets.²¹⁰

Au-delà d'un certain mépris dont est empreint cet extrait se cache une réalité sociologique : le développement d'agences, souvent sous forme d'ONG ou d'associations, en soutien aux réseaux combattants et utilisées tant pour financer leurs projets que comme couverture. Dassetto explique qu'elles sont « destinées à récolter des fonds à envoyer aux musulmans comme aide au développement »²¹¹. Elles ont été créées notamment « dans le but de contrer les ONG chrétiennes et plus largement occidentales »²¹² et que c'est en particulier en Palestine qu'elles « prennent un élan important »²¹³. Elles servent aussi de « couverture au financement des camps d'entraînement au djihad, d'aide financière ponctuelle ou pour canaliser des combattants »²¹⁴. Dans le cas de figure que nous analysons ici, l'association dont fait partie Sihem nous semble faire partie de celles destinées à fournir une aide financière ponctuelle au groupe terroriste. Il est important aussi de préciser que bon nombre de jeunes qui se radicalisent sont recrutés via ces organisations et ces associations sur la base de leur motivation altruiste²¹⁵, comme cela a par exemple été le cas en Belgique avec l'association « Resto du Tawhid ». Cette association distribuait de la nourriture aux nécessiteux aux abords de la gare du Nord à Bruxelles, mais permettait aussi à Jean-Louis Denis, prédicateur islamique, de recruter des jeunes qu'il encourageait à se

²¹⁰ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 42.

²¹¹ DASSETTO Felice, op. cit., p. 118.

²¹² *Ibid.*

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 8.

rendre en Syrie pour faire le djihad²¹⁶. Saliha, mère du jeune Sabri qui s'est radicalisé au sein de cette association et qui est mort en Syrie, en témoigne dans l'émission *Ça commence aujourd'hui* de France 2²¹⁷.

De plus, lorsqu'Amine est retenu prisonnier durant quelques jours par l'organisation dont faisait partie sa femme, Khadra nous décrit des « adolescents galvanisés, exhibant leurs mitraillettes comme des trophées »²¹⁸. Là-aussi, le tableau rejoint ce que la sociologie a pu observer : la motivation héroïque des combattants au djihad²¹⁹. Dassetto explique dans son essai sociologique *Devenir extrémiste et agir en extrémiste* :

De nombreuses figures de héros combattants peuplent l'imaginaire populaire musulman dont la première matrice est la figure même du Prophète et de ses compagnons. Les combattants contemporains n'hésitent pas à se montrer en images, empoignant une kalachnikov, souriants...²²⁰

Dans le discours des terroristes de *L'Attentat*, nous pouvons aussi retenir quelques éléments rejoignant les observations de la sociologie. Le discours que tient l'imam de la Grande Mosquée de Bethléem à Amine renvoie aux discours radicaux et djihadistes étudiés par les sociologues :

Et nous savons que vous êtes un croyant récalcitrant, presque un renégat, que vous ne pratiquez pas la voie de vos ancêtres ni ne vous conformez à leurs principes, et que vous vous êtes désolidarisé depuis longtemps de leur Cause en optant pour une autre nationalité [...]. Pour moi, vous n'êtes qu'un pauvre malheureux, un misérable orphelin sans foi et sans salut qui

²¹⁶ Sans nom d'auteur, « Belgique : un prédicateur islamique condamné à 10 ans pour le recrutement de jihadistes », dans *L'Express*, publié le 29/01/2016, disponible sur : https://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/belgique-un-predicateur-islamique-condamne-a-10-ans-pour-le-recrutement-de-jihadistes_1758827.html (page consultée le 01/08/2019).

²¹⁷ Émission *Ça commence aujourd'hui* sur France 2 animée Faustine Bollaert sur le thème « Radicalisation de leur enfant : elles n'ont rien pu faire... », diffusée le 01/02/2019, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=aS8FY-iqfg0>, vidéo mise en ligne le 08/02/2019 (page consultée le 01/08/2019).

²¹⁸ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 210.

²¹⁹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 8.

²²⁰ *Ibid.*

erre tel un somnambule en pleine lumière. Vous marcheriez sur l'eau que ça ne vous laverait pas de l'affront que vous incarnez.²²¹

En d'autres termes, par ce discours, l'imam traite Amine de mauvais voire de « faux » croyant, de mécréant et de traître. Ce discours fait particulièrement écho à celui de certains penseurs du djihad, et notamment d'Abdallah Azzam, un Palestinien originaire de Jenin²²². Dassetto explique d'ailleurs que ces penseurs vont étendre progressivement la notion de djihad et le faire évoluer « vers une généralisation de ses principes et vers l'identification d'une cible qui se concentre sur l'Occident et ses alliés musulmans »²²³.

Enfin, un dernier élément nous semble intéressant à relever dans *L'Attentat* en ce qui concerne la vision du terrorisme et de son fonctionnement : la déshumanisation de l'autre qui conduit à la haine. En effet, une fois Amine libéré après avoir été retenu prisonnier par l'organisation palestinienne dont faisait partie Sihem, le commandeur lui explique les raisons de sa détention durant quelques jours :

– Tu as passé comment ces six jours, dans ce sous-sol puant ? [...] J'ose espérer que tu as appris à haïr. Sinon, cette expérience n'aura servi à rien. Je t'ai enfermé là-dedans pour que tu goûtes à la haine, et à l'envie de l'exercer. Je ne t'ai pas humilié pour la forme. Je n'aime pas humilier. Je l'ai été, et je sais ce que c'est. Tous les drames sont possibles lorsqu'un amour-propre est bafoué. Surtout quand on s'aperçoit qu'on n'a pas les moyens de sa dignité, qu'on est impuissant. Je crois que la meilleure école de la haine se situe à cet endroit précis. On apprend véritablement à haïr à partir du moment où l'on prend conscience de son impuissance.²²⁴

Cet extrait nous permet de comprendre le processus par lequel commence la radicalisation et comment celle-ci se développe au point de haïr l'autre, de le déshumaniser et d'être même prêt à lui ôter la vie. Le commandeur nous explique ici qu'il a lui-même été

²²¹ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 148-149.

²²² DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 119.

²²³ *Ibid.*

²²⁴ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 212.

humilié, et donc déshumanisé, ce qu'il a vécu comme une injustice contre laquelle il était impuissant. Ceci engendre la haine de l'autre qui s'ancre au plus profond de soi au point que certains sont prêts à se suicider dans le but de tuer l'autre haï. Ce cheminement vers la haine rejoint les observations du Professeur Dassetto qui explique que « cet engagement se traduit avant tout dans une haine, une aversion violente qui pousse à vouloir le malheur à l'autre ou à se réjouir du mal qui lui arrive »²²⁵. Il citera d'ailleurs dans son essai Damien Vandermeersch qui aborde la déshumanisation dans la radicalisation :

Pour arriver à leur fin, les extrémistes doivent à tout prix atteindre les masses, les séduire. Ils y parviennent avec un vocabulaire simple, accessible, imagé. Le Tutsi est désigné sous des noms d'animaux qui incarnent une menace ou un danger [...]. L'Autre est ainsi déshumanisé, réduit à l'état d'animal qu'il faut chasser voire éliminer. Dans le même ordre d'idée : les opposants au régime sont qualifiés de manipulateurs, terroristes, racaille, voyous.... question de les décrédibiliser aux yeux de la population.²²⁶

De même, Sylvain Delouvée explique la radicalisation par le modèle de Randy Borum²²⁷, qui sert de base à beaucoup d'autres chercheurs qui ont tenté d'établir un modèle du processus de radicalisation, et une succession d'étapes. La première étape est celle d'une insatisfaction de l'individu, liée à une privation sociale ou économique. La deuxième étape est la perception d'une injustice, comme c'est par exemple le cas pour les membres de l'organisation palestinienne dans *L'Attentat*. Ensuite vient l'étape qui consiste à trouver un coupable à cette injustice qui sera enfin perçu comme le Mal (pour les Palestiniens, ce sont les Israéliens), ce qui revient, selon nous, à le déshumaniser et le haïr.

Cependant, il nous semble que, à l'origine de l'engagement extrême de Sihem, dans l'injonction morale²²⁸, le devoir prime sur la haine. En effet, si l'on reprend les motivations

²²⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 23.

²²⁶ VANDERMEERSCH, Damien., *Comment devient-on génocidaire ? Et si nous étions tous capables de massacrer nos voisins ?*, Bruxelles, 2014, Grip., p. 97.

²²⁷ DELOUVÉE Sylvain, *op. cit.*

²²⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 23.

de son acte qui perlent dans sa lettre à Amine, la haine de l'autre se fait moins sentir que le sens du devoir et le sentiment de responsabilité.

Ce dernier élément, concernant le processus de radicalisation, nous permet une fois de plus de confirmer l'existence d'une relation homologique entre les observations et les découvertes en sociologie et la société que nous dépeint Yasmina Khadra dans *L'Attentat*. Cette homologie s'applique à la situation politique et sociale que vivent les Israéliens et les Palestiniens, et plus particulièrement à la situation autour de 2005, lors de la sortie du livre, mais elle s'applique aussi à la description du conflit et de ce qu'il engendre, ainsi qu'au processus de radicalisation et au fonctionnement terroriste.

2.1.2. *Les personnages*

Nous avons vu dans l'analyse du contexte de *L'Attentat* que la société fictive décrite par Yasmina Khadra revêt un aspect plutôt réaliste puisqu'elle correspond en de nombreux points à ce que la sociologie a pu observer. Nous nous concentrerons dans cette deuxième partie de l'analyse sur les personnages et nous verrons s'il est possible, là aussi, d'établir une homologie entre les personnages fictifs et les observations sociologiques.

Amine, le narrateur, travaille en tant que chirurgien dans l'hôpital de la ville. Il vit avec sa femme dans l'un des quartiers les plus huppés²²⁹ et est donc l'exemple de l'intégration réussie d'un Arabe en Israël, mais il explique que cela n'a pas toujours été le cas puisqu'au début de leur mariage, ils ont emménagé dans une cité prolétaire, dans un appartement en Formica²³⁰. Il raconte que son intégration n'a pas été évidente ni immédiate, qu'il a fallu séduire et rassurer, et qu'il a su progressivement se construire une réputation

²²⁹ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 28.

²³⁰ *Ibid.*, p. 27.

honorable grâce à ses travaux et la qualité de ses services qui lui ont permis d’être naturalisé israélien²³¹. Par son parcours, il a permis aussi à sa femme, Sihem, d’être intégrée dans la société israélienne. Tous deux ont vécu un parcours assez similaire, et bien qu’Amine ait su gagner le respect des Israéliens, il a lui aussi été sujet à la pression de son statut, à des injustices et des stéréotypes :

Pour un Arabe qui sortait du lot – et qui se payait le luxe d’être major de sa promotion – le moindre faux pas était fatal. Surtout quand il est le fils de bédouin, croulant sous les a priori, avec, en guise de boulet de forçat, cette caricature qu’il trimballe de long en large à travers la mesquinerie des hommes, le chosifiant par moments, le diabolisant par endroits, le disqualifiant le plus souvent. Dès ma première année, j’avais mesuré l’extrême brutalité du parcours qui m’attendait, les efforts titanesques que je devrais consentir pour mériter mon statut de citoyen à part entière.²³²

Malgré le respect gagné et son intégration plutôt réussie, il continue à subir des stéréotypes dus à son origine. En effet, après l’attentat, un patient refuse qu’il le soigne²³³, il est intercepté en rentrant chez lui par chacune des patrouilles à cause de son faciès²³⁴, il est frappé, insulté, traité d’ingrat par ses voisins²³⁵, ses collègues ne veulent plus de lui à l’hôpital²³⁶, etc. Pourtant, Amine et sa femme, Sihem, choisiront deux routes différentes : celle de l’acceptation pour l’un, et celle de la révolte pour l’autre. Mais comment expliquer cette différence de réactions entre ces deux personnages partageant une vie commune, et comment l’explique Yasmina Khadra ?

Penchons-nous maintenant sur le profil de Sihem, la kamikaze. On apprend qu’elle a perdu ses parents alors qu’elle n’avait encore que 18 ans et qu’elle a pris du temps avant d’accepter d’épouser Amine parce qu’elle « avait peur que le sort, qui s’était acharné sur elle, ne revienne la désarçonner encore une fois »²³⁷. On apprend ensuite lors de

²³¹ *Ibid.*, p. 28.

²³² *Ibid.*, p. 100.

²³³ *Ibid.*, p. 21.

²³⁴ *Ibid.*, p. 26.

²³⁵ *Ibid.*, p. 62-63.

²³⁶ *Ibid.*, p. 85.

²³⁷ *Ibid.*, p. 27.

l'interrogatoire d'Amine qu'elle n'est pas particulièrement pratiquante et qu'elle ne fait pas ses prières. Ces éléments nous permettent déjà de comprendre que Sihem est loin du stéréotype de la terroriste islamiste qui aurait vécu dans une famille brisée, qui aurait manqué de repères ou qui serait particulièrement religieuse, au contraire de Khalil comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin. Il est bien évident cependant qu'il n'existe pas de modèle universel de la radicalisation et que celle-ci ne peut s'expliquer sur la seule base de facteurs structurels, induits par des contextes sociaux, car on n'expliquerait pas alors « pourquoi toutes les personnes dans cette situation de détresse ne se radicalisent pas »²³⁸ et l'on ignorerait les dimensions personnelles, le rôle des aspects cognitifs, ou des aspects émotionnels²³⁹. Yasmina Khadra semble l'avoir compris, lui aussi, puisqu'il nous présente deux personnages au parcours social plutôt similaire mais qui prennent des chemins différents. De plus, les sociologues ont été confrontés à des profils psychologiques et sociaux de terroristes ou djihadistes particulièrement contrastés²⁴⁰, ce qui semble confirmer qu'il est impossible d'identifier un profil type du djihadiste ou du terroriste en ce qui concerne les facteurs individuels et familiaux auxquels ils sont confrontés²⁴¹. Nous n'avons pas pu non plus repérer de facteurs psychosociologiques dans le parcours de Sihem, comme le rôle d'un leader charismatique, de recruteur, des réseaux sociaux ou même de la prison. De plus, vu que Sihem ne semble pas particulièrement pieuse, les facteurs liés à la religion n'ont pas paru jouer un rôle important.

Le processus de radicalisation de Sihem, en revanche, semble plutôt cohérent puisqu'elle ne devient pas radicale du jour au lendemain. Elle commence par s'engager dans la cause, voulant aider le peuple palestinien, en mettant son habitation au service de celle-ci, elle fait des dons et s'investit progressivement, jusqu'à décider de se faire exploser. Dassetto explique le processus de radicalisation sur la base de trois axes : d'abord celui du vécu qui déclenche le processus de radicalisation, ensuite l'axe du tissu social par lequel l'attitude radicale se construit, et enfin l'axe cognitif par lequel la position radicale prend forme intellectuellement et devient plausible²⁴².

Dassetto explique qu'au « point de départ de la décision qui fait basculer une existence, il y a un vécu personnel qui procède d'une absence de satisfaction [...] et qui se

²³⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 4.

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 10.

²⁴¹ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, *op. cit.*, p. 169.

²⁴² DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 11.

traduit en [...] indignations »²⁴³. Cette insatisfaction à la base du basculement de son existence semble être principalement géopolitique, à en croire la lettre envoyée à Amine dans laquelle Sihem tente d'expliquer les raisons de son geste²⁴⁴. Il semble aussi que cette insatisfaction soit assortie d'un sentiment de « culpabilité »²⁴⁵ puisqu'elle parle dans cette même lettre de « mérite »²⁴⁶.

En ce qui concerne l'axe du tissu social, Dassetto explique que « c'est le plus souvent au sein d'un collectif que cette vision [radicale] et cette décision [extrême] se forgent »²⁴⁷, ce qui semble correspondre au parcours de Sihem.

Enfin, dans l'axe cognitif, il nous semble que l'élément qui se rapprochera le plus des motivations de Sihem est celui de la vision géopolitique²⁴⁸ que Dassetto définit par :

[...] une lecture littérale du Coran qui accentue la référence aux parties dites « médinoises » du texte, lorsque, après la constitution de la société médinoise, le monde musulman est entouré d'ennemis qui l'empêchent de parvenir à ce que Allah veut, instaurer son royaume, répandre sa parole et qui veulent sa perte ou veulent orienter l'islam vers un islam adouci, modéré. En l'occurrence, les ennemis sont les USA et leurs alliés, dont les Européens, tout comme des pays musulmans considérés inféodés aux États-Unis ; les Juifs et Israël ; les chiites [...].

Cependant, nous ne sommes pas complètement convaincue que cette vision s'applique à celle de Sihem car cette dernière nous semble moins motivée par la religion que par une conviction politique. L'homologie n'est donc que partielle dans ce cas.

D'une certaine façon, on peut considérer que Yasmina Khadra a construit le personnage de Sihem en évitant les stéréotypes du profil terroriste, mais en lui donnant une certaine cohérence dans son cheminement dans la radicalisation. Cependant, il est peut-être un peu curieux de ne pouvoir identifier dans son parcours aucun facteur qui puisse justifier

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 74.

²⁴⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 13.

²⁴⁶ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, op. cit., p. 74.

²⁴⁷ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 14.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 19.

d'une quelconque façon sa radicalisation. Pour expliquer cela, une hypothèse pourrait être que Sihem, parce qu'elle est une femme, incarne un profil plutôt inhabituel dans la sphère terroriste et que son engagement terroriste ne se comprendrait pas par les mêmes facteurs que pour les profils terroristes masculins. En effet, Dassetto explique que « le djihadisme terroriste est presque exclusivement une affaire d'hommes »²⁴⁹ et que cela n'est pas particulièrement étonnant puisque « les logiques de domination et de violence [...] s'exercent avant tout par les hommes »²⁵⁰.

Nous pouvons alors nous interroger sur l'intérêt d'avoir créé un protagoniste terroriste de genre féminin puisque c'est atypique. La sociologie nous semble y apporter quelques éléments de réponse :

Du côté d'une analyse de genre, une des nouveautés depuis les vingt dernières années est l'apparition de femmes parmi les combattants ou les auteurs d'attentats suicidaires. Une analyse des femmes « kamikazes » en Palestine (Victor, 2003) montrerait la position marginale de ces femmes dans leur contexte social et donc le rachat symbolique que constitue la mort en martyr. Pour paradoxal que cela puisse apparaître, cet engagement procéderait ainsi d'une volonté d'émancipation.²⁵¹

Peut-être est-ce là la clé de compréhension du personnage de Sihem : la volonté d'émancipation. Dans *L'Attentat*, il semble que Sihem n'ait pas de profession, et ses voyages réguliers à Kafr Kannar chez sa grand-mère appuient cette hypothèse. Cela voudrait donc dire qu'elle « doit », en quelque sorte, son intégration en grande partie à la profession de son mari. De plus, dans sa lettre à Amine, elle parle de « mérite », comme nous l'avons déjà évoqué plus haut.

Une autre façon d'expliquer ce choix d'un protagoniste terroriste féminin est qu'il proviendrait d'une volonté de l'auteur de choquer, à la fois par le côté inhabituel de la situation (voire même par ce qu'on pourrait considérer comme une inversion du schéma auquel le lecteur pourrait s'attendre) mais aussi par le côté maternel que l'on attribue à la

²⁴⁹ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 243.

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 10.

femme, surtout dans la culture arabo-musulmane. En effet, dans cette culture, et en particulier dans la société islamique, le mariage vise, entre autres, la procréation²⁵². Le Dr. Abdulaziz Othman Altwaijri explique dans un essai intitulé *La femme en islam et sa place dans la société islamique* que « la maternité est une fonction fondamentale dans la vie de la femme »²⁵³ et que celle-ci « suppose allaitement, soins, éducation et enseignement »²⁵⁴, ce qui « contribue à la construction d'une société saine »²⁵⁵. Il explique aussi que « le mariage représente la continuité de l'humanité sur terre »²⁵⁶ et que si cela s'avère impossible pour l'époux ou l'épouse, le conjoint a le droit de divorcer²⁵⁷. Dans ce contexte, qu'une femme se fasse exploser, et en particulier dans un restaurant dans lequel des enfants fêtent un anniversaire, peut profondément choquer. De plus, Sihem évoque dans sa lettre à Amine la volonté du couple de fonder une famille et d'avoir des enfants. Tous ces éléments rendent donc le geste de Sihem symboliquement choquant, paradoxal et difficile à comprendre parce qu'il semble contre-nature venant d'une femme issue d'une famille musulmane et qui désire être mère. En outre, Khadra semble vouloir présenter ici une inversion du schéma auquel le lecteur pourrait s'attendre et ainsi le surprendre. Puisque les cas de femmes terroristes et kamikazes sont plutôt rares, le lecteur aurait pu davantage s'attendre à lire l'histoire d'une femme cherchant à s'interroger sur le geste radical posé par son mari et qui subit les conséquences sociales de ce geste. Si l'on considère donc que Yasmina Khadra a choisi un protagoniste terroriste féminin dans le but de pousser le choc à son paroxysme, il ne fait presque aucun doute que cela provient d'une volonté de pousser le lecteur à s'interroger sur les raisons d'un tel acte. Puisque ce dernier semble si paradoxal, il ne peut alors être compris que parce que, dans le parcours de radicalisation, il y a cette idée de déshumanisation, tant de soi que de l'autre. En effet, on ne peut concevoir qu'une femme, issue de la culture arabo-musulmane et qui désire être mère, se fasse exploser et emporte avec elle la vie d'autres hommes, femmes, mais aussi enfants si ses cibles n'ont pas été déshumanisées au préalable par l'idéologie qui l'anime. Dassetto explique d'ailleurs comment l'autre est progressivement déshumanisé dans le processus de radicalisation :

²⁵² ALTWAIJRI Abdulaziz Othman, « La femme en islam et sa place dans la société », dans *Publications de l'Organisation islamique pour l'Éducation, les Sciences et la Culture*, ISESCO, 1430 H, 2009, p. 40, disponible sur : https://www.isesco.org.ma/fr/wp-content/uploads/sites/2/2015/11/Femme_islam_place_societe_islamique.pdf (page consultée le 01/08/2019).

²⁵³ *Ibid.*, p. 41.

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 40.

²⁵⁷ *Ibid.*

Par la force de conviction absolue de la valeur de sa propre vision, de ses objectifs et ses méthodes, l'autre, *celui qui ne pense pas ainsi est « chosifié »* ; il n'est pas considéré comme une personne, il est déshumanisé, il est effacé de toute hypothèse de vie commune.²⁵⁸

Un autre élément que Yasmina Khadra semble, selon nous, mettre au cœur de l'histoire par sa posture dégagée est le débat sur la « folie terroriste ». Lors d'une conversation avec Naveed, Amine lui pose une question : « alors, comment ils [les terroristes] expliquent leur folie ? »²⁵⁹, et Naveed lui répond qu'ils « ne l'expliquent pas, ils l'assument »²⁶⁰. Cette question est le point central de la quête initiatique d'Amine. Tout le livre semble répondre à cette question en discréditant les discours considérant les terroristes comme fous. Aujourd'hui, dans les médias, on décrit souvent les terroristes comme des fanatiques, des personnes endoctrinées, mais d'une certaine façon, ces considérations les déresponsabilisent²⁶¹. Dans *L'Attentat*, les terroristes sont même qualifiés de « bête immonde »²⁶², terme qui ferait donc de ceux-ci des animaux et non plus des humains. Ceci nous semble relever d'une volonté de distancier le terroriste le plus possible du reste de la société, probablement par refus de chercher à donner un sens ou une raison logique à ses actes. Cependant, cela revient à s'enfermer à son tour dans une logique réductrice de déshumanisation de l'autre et cela ne permet pas de résoudre le conflit ou de le comprendre davantage. La réponse que semble donner Yasmina Khadra dans *L'Attentat* grâce au cheminement d'Amine est que les terroristes ne sont pas à prendre pour des fous. Sylvain Delouvée appuie d'ailleurs cette idée en expliquant que les terroristes ne sont pas de pauvres êtres fragiles psychologiquement, passifs et dépourvus d'esprit critique. Ils sont toutefois pris dans une logique différente de la nôtre, mais qui a du sens pour eux, qui leur fait voir les choses sous un autre angle²⁶³. Il nous semble donc que le travail de Yasmina Khadra dans ce livre est un travail de réhumanisation des terroristes, de montrer que nous appartenons tous à la même race humaine et qu'ils ne sont pas des monstres, mais qu'ils

²⁵⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 7.

²⁵⁹ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, *op. cit.*, p. 95.

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 5.

²⁶² KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, *op. cit.*, p. 59.

²⁶³ DELOUVÉE Sylvain, *op. cit.*

ont suivi une logique qui n'est pas la nôtre. Cette perspective que l'auteur nous encourage à adopter est rendue possible grâce à sa posture dégagée, comme nous l'avons analysé dans le chapitre précédent. En outre, elle permet d'envisager le conflit sous un angle différent, non-binaire, et probablement plus constructif, vers une résolution de ce conflit.

2.1.3. Conclusions

Nous pouvons conclure cette partie en affirmant qu'il est en effet possible d'établir des rapports homologues entre la société fictive que nous présente Yasmina Khadra dans *L'Attentat* et les observations de la sociologie. Le contexte dans lequel vivent chacune des communautés dans l'histoire correspond globalement au contexte réel autour de 2005. L'œuvre aborde par exemple les attentats qui touchent les Israéliens, les bombardements et destructions punitives des habitations familiales dont sont victimes, en retour, les Palestiniens (ce qu'on pourrait presque qualifier de crise humanitaire sur le territoire palestinien), l'insertion difficile des Palestiniens en Israël, etc. De plus, Yasmina Khadra inscrit cette histoire dans un contexte historique notamment par des références à l'Intifada. Le fonctionnement terroriste dans *L'Attentat* rejoint lui aussi les observations de la sociologie notamment sur le rôle des associations et organisations comme couverture et financement du terrorisme. Les discours des deux camps font échos à ceux que la sociologie a pu étudier : d'une part celui des terroristes hiérarchisant entre eux les musulmans en considérant qu'il existe des « bons » et des « mauvais » musulmans, et d'autre part un discours assez simplificateur considérant que les terroristes sont fous. En outre, le processus de radicalisation de Sihem coïncide avec les observations sociologiques sur le sujet : c'est un processus progressif, on ne devient pas radical du jour au lendemain. On retrouve chez ce personnage l'importance de l'insatisfaction au départ de son engagement, et la déshumanisation de l'autre qui provoque la haine et qui pousse jusqu'au suicide offensif. Enfin, il nous semble intéressant de souligner la volonté de créer un protagoniste terroriste atypique : celui d'une femme, issue de plus de la culture arabo-musulmane et qui désire être mère. Cet élément témoigne d'une compréhension sociologique du terrorisme de la part de l'auteur, qui peut ainsi manipuler l'histoire et les personnages de façon à atteindre

le réel but de son œuvre : celui de choquer pour provoquer l'interrogation et la réflexion chez son lecteur.

2.2. *Khalil*

2.2.1. *Le contexte*

Dans un premier temps, comme nous l'avons fait pour *L'Attentat*, nous allons analyser sous un éclairage sociologique le contexte du second ouvrage qui constitue notre corpus, *Khalil* de Yasmina Khadra. Nous ne nous attarderons pas sur les lieux dans lesquels prend place l'histoire, mais nous nous pencherons davantage sur le contexte économique et social propre aux personnages, en abordant notamment le sujet de l'intégration. Cet ouvrage faisant référence à un attentat qui s'est réellement produit à Paris le 13 novembre 2015, nous tenterons de distinguer la part de fiction de la part d'historique concernant cet événement. Nous étudierons aussi le processus de radicalisation des personnages ainsi que le fonctionnement de l'organisation terroriste à laquelle ils prennent part.

Khalil raconte l'histoire d'un jeune homme d'origine marocaine qui s'est radicalisé au sein d'une organisation terroriste en Belgique. Le vendredi 13 novembre 2015, il participe à une opération terroriste kamikaze à Paris, avec son ami Driss et deux autres hommes, visant à transformer la fête au Stade de France en un deuil international. Censé se faire exploser dans le métro à la sortie du match de football, sa ceinture ne fonctionnera pas. Le lecteur suivra alors le parcours, les réflexions et l'évolution de ce jeune homme livré à lui-même, confronté au doute après son suicide offensif manqué.

Le récit s'ouvre sur Khalil, Driss et deux autres hommes qu'ils ne connaissent pas qui font route vers la capitale française avec la mission de se faire exploser dans le stade,

aux abords de celui-ci et dans le métro dans le but de faire un maximum de victimes. Les deux inconnus sont déposés près du Stade de France, Khalil et Driss un peu plus loin dans la ville. Cependant, tout ne se passe pas comme prévu puisque, une fois dans le métro, la ceinture de Khalil ne se déclenche pas. Cette opération terroriste fait solidement écho à celle qui a réellement eu lieu le 13 novembre 2015 à Paris.

Tout d'abord, dans *Khalil*, les deux inconnus sont déposés au Stade de France, mais n'arriveront pas à y entrer. Ils devront alors actionner leurs ceintures d'explosifs loin des gradins et ne feront que très peu de victimes. Driss, lui, est chargé de cibler les supporters à la sortie du match. Dans la réalité, ce sont effectivement trois kamikazes qui se sont fait exploser aux abords du stade. Les deux premiers, n'ayant pas réussi à accéder à l'intérieur puisqu'ils ne possédaient pas de billet pour assister au match de football entre la France et l'Allemagne ne feront que très peu de victimes²⁶⁴. Le troisième kamikaze se fera exploser un peu plus tard et ne causera que sa propre mort²⁶⁵, tout comme Driss dans *Khalil*²⁶⁶. Dans la fiction comme dans la réalité, les spectateurs et téléspectateurs entendront les détonations, mais ne seront pas immédiatement informés de la nature de celles-ci. Le match continuera donc de se dérouler normalement, jusqu'à son terme.

En ce qui concerne les fusillades et l'explosion qui ont eu lieu dans la salle de concert du Bataclan ainsi que dans plusieurs cafés et rues de la capitale française, *Khalil* n'y fait pas vraiment allusion, si ce n'est peut-être lorsque Khalil se trouve dans la rame de RER, prêt à se faire exploser, et voit sur un écran qu'une chaîne d'information diffuse des images d'un attentat à Paris, et de scènes de panique²⁶⁷, ou lorsque Zahra explique à son frère que leur cousine a été tuée au Bataclan alors que ses collègues l'y avaient emmenée pour fêter son anniversaire²⁶⁸. Ce sont les seules allusions que l'on trouve dans le livre au sujet de ces autres opérations qui ont touché le reste de la ville de Paris.

Le cas de Khalil ressemble au premier abord à celui de Salah Abdeslam, le seul survivant des commandos des attentats de Paris²⁶⁹, qui aurait finalement renoncé à se faire

²⁶⁴ NAUDET Gédéon et NAUDET Jules (réal.), *13 novembre : Fluctuat Nec Mergitur*, 1/3, produit et distribué par Netflix, 2018.

²⁶⁵ Sans nom d'auteur, « Le déroulé exact des attentats du 13 novembre », dans *Libération*, publié le 14/11/2015, disponible sur : https://www.liberation.fr/france/2015/11/14/le-deroule-exact-des-attentats-du-13-novembre_1413492 (page consultée le 01/08/2019).

²⁶⁶ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 76.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 38.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 112.

²⁶⁹ Sans nom d'auteur, « Attentats du 13 novembre : la veste explosive de Salah Abdeslam aurait été défectueuse », dans *France 24*, publié le 25/01/2018, disponible sur :

exploser. Cependant, les enquêteurs retrouveront sa ceinture explosive et il s'avérera qu'elle était défectueuse²⁷⁰. Puisqu'il refuse de parler de son implication dans cette opération terroriste, il est difficile de savoir s'il a réellement renoncé au dernier moment ou s'il comptait effectivement actionner sa charge défectueuse et chercherait donc à minimiser son implication maintenant qu'il est aux mains de la justice. Khalil, lui, veut absolument faire savoir à sa hiérarchie qu'il n'a pas renoncé, qu'il n'est pas un « déserteur »²⁷¹, mais que sa ceinture n'a pas fonctionné. À l'instar de Salah Abdeslam, Khalil appellera un ami pour venir le récupérer à Paris²⁷².

Puisque l'opération terroriste qui se déroule le 13 novembre 2015 à Paris dans *Khalil* ressemble globalement à celle qui a réellement eu lieu le 13 novembre 2015, nous comprenons que Yasmina Khadra a voulu écrire une histoire qui fasse écho à un contexte récent, dont probablement tout le monde a entendu parler et qui a bouleversé le monde occidental entier. Il a cependant évité d'en faire un récit correspondant en tout point à la réalité de façon romancée, ce qui n'aurait peut-être pas été autant apprécié, et s'est réservé une certaine liberté. Celle-ci lui a permis de manipuler certains détails comme il l'entendait, d'une part pour se distancier quelque peu de la réalité, mais aussi pour arriver à son but : plonger le lecteur dans les pensées et les réflexions d'un terroriste et provoquer ainsi le questionnement qu'il souhaite suggérer. La part de réalisme sert donc à accrocher le lecteur et lui proposer un miroir de la société dans laquelle il vit, alors que la part de fiction permet d'interpeler le lecteur, de lui proposer un questionnement et des réflexions sur cette société.

Penchons-nous à présent sur le contexte économique et social propre au personnage de Khalil. C'est un jeune homme d'origine marocaine dont les parents ont immigré en Belgique. Khalil semble donc avoir toujours vécu en Belgique, d'abord à Molenbeek puis à Koekelberg où ses parents ont décidé de s'installer afin d'éloigner les sœurs de Khalil « des barbus de Molenbeek qui traitaient les filles sans foulard de putains en menaçant de

<https://www.france24.com/fr/20180125-france-terrorisme-attentats-13-novembre-veste-explosive-salah-abdeslam-defectueuse> (page consultée le 01/08/2019).

²⁷⁰ Sans nom d'auteur, « Attentats à Paris : Salah Abdeslam a brisé le silence devant le juge », publié le 29/06/2018 sur le site de la RTBF, disponible sur : https://www.rtb.be/info/societe/detail_attentats-a-paris-salah-abdeslam-a-brise-le-silence-devant-le-juge?id=9959442 (page consultée le 01/08/2019).

²⁷¹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 56.

²⁷² Sans nom d'auteur, « Attentats du 13 novembre : la veste explosive de Salah Abdeslam aurait été défectueuse », *op. cit.*

les défigurer à l'acide »²⁷³. Khalil qui est donc issu de la deuxième génération d'immigrés vit cependant une crise identitaire comme beaucoup d'autres dans sa situation : puisqu'il a toujours vécu en Belgique, il ne se sent pas réellement appartenir à son pays d'origine, mais il ne se sent pas non plus intégré dans son pays d'accueil, au point de se sentir apatride comme il l'explique dans cet extrait :

- [...] Il n'y a pas plus fragile qu'un apatride, Moka.
- Amadou est né à Molenbeek, que je sache
- Le renvoi constant à la couleur de sa peau ne lui donnait pas le sentiment d'être un Belge comme les autres. Driss non plus. Et moi de même ainsi que toutes ces populations venues d'ailleurs qu'on parque dans les zones de non-droit et qu'on montre du doigt chaque fois qu'elles s'aventurent en dehors de leur zoo...²⁷⁴

Lyès lui dit même qu'il ne sera jamais un « Belge à part entière »²⁷⁵. Khalil n'a pas de diplôme ni de travail et ne jouit donc pas d'une bonne situation économique et sociale. Ce contexte difficile favorise la naissance de frustrations. Sylvain Delouvée explique dans sa conférence, sur la base du modèle de Randy Borum, que la radicalisation naît d'une frustration, d'une situation qui paraît injuste, qui est suivie d'une comparaison sociale. En effet, si un jeune immigré portant un prénom à consonnance arabe n'arrive pas à trouver de travail, mais que tous ses amis qui ont un nom belge n'ont pas autant de difficultés, la situation paraîtra injuste au premier. Les paroles de Lyès peuvent alors résonner d'une autre façon aux oreilles de Khalil et le pousser à faire des raccourcis : « tous les Belges ont une bonne situation, mais vu que moi je suis immigré, je n'y parviendrai jamais ». C'est d'ailleurs sur ce raccourci qu'embraye Lyès quelques lignes plus loin :

Tu n'auras pas de voiture avec chauffeur. Et s'il t'arrivait, par je ne sais quel miracle, de porter un costume-cravate, le regard des autres te rappellerait d'où tu viens. Quoi que tu fasses, quoi que tu réussisses, dans un laboratoire ou sur une pelouse d'un stade, il suffirait que tu donnes un coup de boule à une fiotte pour dégringoler de ton nuage d'idole et

²⁷³ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 18.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 141.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 23.

redevenir le bougnoule de toujours. Ça a toujours été comme ça. Et ce sera toujours ainsi.²⁷⁶

De plus, cela rejoint d'autres réalités sociologiques : celle de la précarité sociale qui touche les jeunes musulmans en Europe²⁷⁷, mais aussi l'une des insatisfactions souvent évoquées dans la radicalisation : « celle du contexte perçu comme un rejet à la fois personnel et collectif »²⁷⁸ comme le racisme, la xénophobie ou encore l'islamophobie.

Comme nous l'avons déjà un peu évoqué avec le discours que Lyès tient à Khalil concernant le fait qu'il ne pourra jamais être considéré comme un Belge à part entière, le djihadisme profite des malaises sociaux de ces jeunes :

C'est sur ces malaises et ces ruptures sociales que va se greffer l'action de groupes qui, par leur action sociale et par les effets de recomposition sociale construits par le biais du religieux, reconstituent des groupes, des solidarités locales, en assurant une survie ou tout du moins un espoir, dans l'imaginaire. C'est dans le « local » des quartiers, de la tribu, de la confrérie ou du groupe religieux que les gens se replient, derrière des leaders qui prêchent une forme d'organisation sociale et font entrevoir une utopie restauratrice [...].²⁷⁹

Au sein de ces groupes se créent des liens interpersonnels particulièrement forts, comme nous l'explique Felice Dassetto :

[...] cet appel à l'individu croyant et à son action est immergé dans des sociétés où les liens interpersonnels, et parmi eux les liens de sang, familiaux ou claniques, sont centraux dans la vision du fonctionnement social. Nous avons vu l'expression de cette relation interpersonnelle dans les liens d'allégeance, codifiés suivant la tradition de la *bay'ah*. Mais on

²⁷⁶ *Ibid.*

²⁷⁷ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 209.

²⁷⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 12.

²⁷⁹ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 77.

voit également s'établir des relations intenses à l'intérieur des groupes djihadistes, qu'ils soient liés ou pas par des relations de parenté.²⁸⁰

Nous pouvons retrouver la manifestation de cette importance des liens interpersonnels dans *Khalil* notamment par le fait que les membres de l'organisation terroriste s'appellent « frères »²⁸¹ entre eux. Nous pouvons aussi le remarquer par la façon dont Khalil considère ces « frères » comme sa famille :

Ma famille, c'étaient les copains ; ma maison, la rue ; mon club privé, la mosquée.²⁸²

Ceci nous pousse donc à nous interroger sur le cheminement de Khalil vers le radicalisme. Comme nous l'évoquions avec le modèle de Randy Borum, et comme nous l'avons déjà vu avec le personnage de Sihem dans *L'Attentat*, Felice Dassetto explique, lui aussi, le point de départ de la radicalisation d'un individu par le sentiment d'insatisfaction :

Au point de départ de la décision qui fait basculer une existence, il y a un vécu personnel qui procède d'une absence de satisfaction, motivée par des raisons diverses, à propos de l'un ou l'autre aspect de l'existence et qui se traduit en autant d'indignations. Ainsi, les motivations qui sont énoncées en vue de la décision de s'engager totalement [...] procèdent d'autant d'insatisfactions-indignations : par rapport à soi et à son projet de vie, par rapport à la situation d'autres dans le monde, par rapport à un regard général sur la société et sur sa conformité ou non avec une vision idéale, par rapport à l'organisation générale du monde et au fonctionnement du pouvoir dans le devenir du monde.²⁸³

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 223.

²⁸¹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 11.

²⁸² KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 19.

²⁸³ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 11.

Cette insatisfaction engendre une frustration, « un sentiment de manque par rapport aux attentes »²⁸⁴, qui est un des déclencheurs majeurs du processus de radicalisation²⁸⁵. Ceci nous semble être effectivement l'une des causes de radicalisation de Khalil dans le roman de Yasmina Khadra. À plusieurs reprises, le jeune homme tient un discours qui reflète cette insatisfaction et cette frustration, comme en témoigne cet extrait :

J'estimais avoir trop grenouillé dans mon étang avant de me rendre compte qu'on m'avait confisqué mon statut de citoyen pour me refourguer celui d'un cas social, que mon destin dépendait de *moi*, et non pas de ces marionnettistes qui cherchaient à me faire croire que mon âme ne serait qu'une prise d'air, que j'étais fait de chiffons et de ficelles, et qu'un jour j'échouerais dans un placard parmi les balais et les serpillères.²⁸⁶

L'explication de Khalil quant à l'origine de sa radicalisation permet de confirmer l'insatisfaction et la frustration comme des éléments déclencheurs de la radicalisation :

Je vivais ma vie au jour le jour en espérant des lendemains meilleurs, comme tout le monde. Mais rien ne venait – je n'y croyais plus, et j'avais décidé de m'accommoder des miettes que la fatalité me concédait...

Et puis *vlan !* Ces *choses-là* arrivent. Tu ne sais pas comment elles te tombent dessus ni quand ça a commencé : une altercation qui dégénère, une réflexion raciste, un sentiment d'impuissance devant une injustice – personne ne sait exactement à partir de quel moment et sous quelle forme le rejet de toute société germe en toi.²⁸⁷

Felice Dassetto souligne une autre cause à l'origine de la radicalisation, et qui nous semble être aussi l'une des causes de la radicalisation de Khalil : le phénomène d'imitation²⁸⁸. Khalil explique dans le roman comment ses amis, déjà sensibilisés au discours radical, l'ont poussé à les rejoindre à la mosquée pour entendre les prêches de

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ KHADRA Yasmina, *Khalil, op. cit.*, p. 23-24.

²⁸⁷ KHADRA Yasmina, *Khalil, op. cit.*, p. 227.

²⁸⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p 12.

l'imam²⁸⁹. Curieux, il s'est alors laissé tenter. De plus, lorsque Driss et Khalil se quittent peu avant d'aller commettre l'attentat dans Paris, le premier semble inquiet et s'en veut d'avoir entraîné Khalil « là-dedans »²⁹⁰. S'en suit alors un dialogue entre les deux amis dans lequel Khalil confirme avoir rejoint Lyès par phénomène d'imitation, pour suivre son ami :

- Des fois je m'en veux de t'avoir entraîné là-dedans.
- Y a pas de raison.
- Il m'arrive souvent de me demander si tu n'as pas rejoint Lyès juste pour ne pas me contrarier.
- C'est pas faux.
- Vraiment ?
- Bien sûr. J'aurais été malheureux si tu m'avais laissé de côté.
- Tu le regrettes ?
- Pas le moins du monde. Au début, je t'avais suivi, toi.²⁹¹

Le sociologue explique que le contexte familial peut aussi jouer un rôle dans la radicalisation des jeunes :

Les arrière-fonds familiaux font parfois apparaître des situations familiales de crise. La faiblesse de la famille comme lieu de sécurité économique et affective et de possibilité de projet semble constituer l'arrière-fond de la décision de pas mal de jeunes, sans pour autant que cet argument soit évoqué explicitement.²⁹²

Cette faiblesse familiale est présente dans le parcours de Khalil car, à de nombreuses reprises, le jeune homme explique notamment les difficultés dans sa relation avec son père,

²⁸⁹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 229.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 29.

²⁹¹ *Ibid.*

²⁹² DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 13.

le manque de tendresse de sa part²⁹³ et son manque d'intérêt quant à la scolarité de son fils²⁹⁴, par exemple. Cependant, le rôle qu'une situation de faiblesse familiale peut jouer à l'origine d'une radicalisation est à relativiser. En effet, si l'on se base sur le témoignage des trois mères d'enfants radicalisés et partis en Syrie dans l'émission *Ça commence aujourd'hui*, cet élément n'a pas été un facteur dans la radicalisation de leur enfant car leur famille était soudée et qu'il n'y avait pas de problème particulier à la maison²⁹⁵.

Dassetto évoque ensuite les processus sociaux inhérents à la radicalisation et la prise de décisions extrêmes, notamment l'existence d'un collectif et celle d'un leader. Dans un premier temps, les observations de la sociologie montrent que, sauf cas rare, « des choix [...] de radicalisations tendent à ne pas exister [...] s'ils ne sont pas relayés d'une offre, d'une organisation, d'un groupe, d'un réseau qui donne forme à la réaction vécue »²⁹⁶. C'est en tout cas le cas de Khalil qui se radicalise au sein d'un groupe et dont la prise de décision extrême intervient dans un contexte collectif puisque la mission lui est proposée par sa hiérarchie²⁹⁷. De plus, il est nécessaire pour les groupes d'action, d'après Dassetto, de maintenir un contrôle social, comme c'est par exemple le cas lors de contacts téléphoniques de jeunes partis combattre en Syrie avec leurs parents²⁹⁸. Là aussi, le parallèle peut être fait avec la situation de Khalil puisque ses contacts téléphoniques sont limités après avoir été choisi pour une mission au Maroc. Le seul numéro qu'il peut appeler est celui de Hédi et il ne peut répondre qu'à l'appel de Lyès. Tout contact avec sa famille ou quelqu'un d'autre lui est interdit²⁹⁹.

Dans un deuxième temps, le sociologue établit que « l'existence d'un leader avec la fonction d'orientation générale, de direction opérationnelle et de contrôle est indispensable »³⁰⁰. Dans *Khalil*, c'est notamment Lyès qui joue ce rôle de leader. Nous évoquerons plus tard le profil de leader de Lyès en détails lorsque nous analyserons les personnages.

²⁹³ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 20.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 66.

²⁹⁵ Émission *Ça commence aujourd'hui*, op. cit.

²⁹⁶ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 14.

²⁹⁷ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 165.

²⁹⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 15.

²⁹⁹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 184.

³⁰⁰ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 15.

Par la suite, Dassetto se penche sur la dimension cognitive du processus de radicalisation : les référentiels religieux. Il estime que :

Pour que la radicalisation fasse sens, il importe que soit produit, par l'individu concerné, son groupe, son leader, un discours qui rend l'attitude et l'action qui en découlent plausibles, cohérentes, légitimes.³⁰¹

Les trois repères de sens couramment utilisés dans les discours des djihadistes et que l'on retrouve régulièrement dans les paroles de Khalil et de ses « frères » sont la souveraineté absolue de Dieu et la soumission de l'homme à Dieu qui est une doctrine clé de l'islam, la doctrine du djihad et le martyre. Le sociologue explique ce premier repère de sens en ces termes :

[...] Tout vient d'Allah, la volonté d'Allah. Cette idée centrale qui pourrait être comprise en termes spirituels et moraux est relue en termes sociaux et politiques : la constitution d'une société et d'un État conforme à l'islam devient une nécessité divine absolue à laquelle les humains doivent se soumettre.³⁰²

Dans *Khalil*, la souveraineté de Dieu est surtout comprise en termes spirituels et moraux, si ce n'est lorsque Khalil se considère comme un « soldat du Miséricordieux »³⁰³, ce qui renvoie alors aussi à une dimension politique. Nous retrouvons cette soumission de l'homme à Dieu et la souveraineté de ce dernier surtout dans la première partie du livre, la deuxième relatant le cheminement de Khalil hors de la pensée radicale. Khalil explique assez tôt dans le récit sa volonté de « servir Dieu »³⁰⁴ et donc sa soumission à Celui-ci. Cependant, deux passages nous paraissent particulièrement intéressants à relever dans cette partie de l'analyse : la réflexion de Khalil sur le décès de sa cousine dans les attentats de Paris, et le discours du cheikh à Khalil après la mort de sa sœur dans l'attentat qui a frappé

³⁰¹ *Ibid.*, p. 17.

³⁰² *Ibid.*

³⁰³ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 27.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 24.

le métro de Bruxelles. Ces deux passages illustrent ce que le discours radical entend par la soumission à Dieu et la souveraineté de Celui-ci :

Dans ce genre de confrontation jusqu'au-boutiste, la mort et la vie relèvent de la stricte fatalité – c'est-à-dire de la volonté de Dieu.³⁰⁵

Nul ne sait quand, ni où, ni comment s'éteindra sa flamme. Cette marge-là est du domaine du Seigneur. Dieu ne nous reprend que ce qu'il nous a prêté. Rien, sur cette terre, ne nous appartient. Ni la fortune ni notre propre progéniture. Celui qui accepte son sort aura compris l'objet de son existence sur terre. Il dit « je reviens à Dieu en toutes circonstances » et le Seigneur lui donnera la force et le courage de surmonter ce qu'il n'a pu empêcher.³⁰⁶

Un deuxième repère de sens couramment utilisé dans la pensée radicale est la doctrine du djihad. Comme nous l'avons déjà évoqué lorsque nous avons expliqué l'émergence du djihadisme en Occident, la notion de djihad désigne littéralement un « effort pour Dieu » et est vue dans l'histoire et l'islam contemporain comme un « effort vers l'action : celle du combat armé »³⁰⁷. Dans *Khalil*, nous retrouvons ce concept d'effort dans toute sa polysémie. Le djihad désigne à la fois « un effort sur soi pour être conformes aux préceptes de l'islam, notamment les obligations rituelles ou morales »³⁰⁸, en témoignent ces deux extraits :

Le Seigneur jugerait. Moi, je ne trichais pas. La cupidité, les frasques et les paillettes, j'avais fait une croix dessus.³⁰⁹

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 55.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 211.

³⁰⁷ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 18.

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 27.

– [...] nous sommes contraints de parcourir un tas de territoires obscurs, c'est-à-dire le malheur, le chagrin, le deuil, toutes les souffrances que Dieu nous fait subir pour tester notre foi.

[...]

Le Seigneur [...] a conçu l'existence difficile pour affermir nos convictions. C'est à travers notre patience qu'il nous perçoit et nous juge. La vie n'est qu'un examen, rien de plus.³¹⁰

Cependant, le djihad exprime aussi « un effort vers l'islamisation par la parole et d'autres actions »³¹¹, et notamment l'action du combat armé, comme l'illustrent les extraits suivants :

J'étais le soldat du Miséricordieux ; je relevais désormais d'un ordre de la chevalerie sans équivalent.³¹²

Il n'avait pas à juger, encore moins à condamner Driss. Rayan n'avait même pas de camp. Il n'était rien d'autre qu'un figurant relégué au fond des coulisses, sans idéal et sans cause. Que savait-il de la religion, du devoir sacré du croyant, du véritable exercice de la foi ?³¹³

– Moi-même, je me terrais dans différents sous-sols. On est en guerre, je te rappelle.

En guerre... La nuit du 13 novembre fulgura dans mon esprit. Le ululement des sirènes de Paris résonna contre mes tempes, accélérant mon pouls, hérissant ma chair de milliers d'épines.³¹⁴

³¹⁰ *Ibid.*, p. 215.

³¹¹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 18.

³¹² KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 27.

³¹³ *Ibid.*, p. 83-84.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 145.

Enfin, le troisième repère de sens que l'on retrouve dans ce roman est celui du martyr que Dassetto explique en ces mots :

Mourir dans ce combat est une image positive clé de celui qui trouve la mort au combat pour la cause d'Allah avec toute la symbolique qui l'entoure : les Uri (jeunes femmes vierges) du paradis, le parfum de la mort, etc.³¹⁵

À de nombreuses reprises dans *Khalil*, le mot « martyr » ou le sens auquel il renvoie, c'est-à-dire « la mort au combat pour la cause d'Allah », est clairement exprimé :

Mourir pour la cause suprême est un privilège qui n'est pas donné à n'importe qui.³¹⁶

– Le martyr absout tous les *haram*, voyons.³¹⁷

– [...] Je le condamne pour avoir été stupide au point de s'estimer moins important que les autres.

– Il s'est sacrifié pour Dieu, pas pour les autres.³¹⁸

En plus du « martyr », l'ouvrage fait aussi explicitement référence à la symbolique qui l'entoure et donc au paradis, ou *Firdaous*, et l'image que le combattant s'en fait :

– [...] Tu as bien ton ticket de RER ?

³¹⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 19.

³¹⁶ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 27.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 32.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 81-82.

– Je ne risque pas de le perdre. C’est mon aller simple pour le *Firdaous*.³¹⁹

[...] se sacrifier en kamikaze est l’acte de foi le plus prestigieux ; il vaut, à lui seul, mille batailles. J’étais destiné au *Firdaous*, où seuls les prophètes et les saints sont admis.³²⁰

[...] Driss avait choisi l’éternité. J’étais sûr qu’il était comblé, là-haut, ange parmi les anges baignant dans la félicité.³²¹

Je n’avais pas peur de ne plus voir de couchers de soleil puisque j’en cueillerais par paniers entiers dans les vergers du Seigneur.³²²

Heureux celui qui sera admis dans les verts pâturages du Seigneur.³²³

Pour que les référentiels religieux soient efficaces, il est nécessaire d’opérer un contrôle du discours et de la pensée pour maintenir une cohérence que Dassetto appelle « restriction orthodoxe » :

[...] l’efficacité de ces sémantiques religieuses est d’autant plus pertinente que leur production se fait selon les logiques d’une restriction orthodoxe du discours, en entendant par là la réduction de l’univers des significations [...] : la pensée se simplifie, elle se réduit et elle se met en forme d’autant plus facilement dans une cohérence logique qui la rend percutante et est ainsi capable de construire une structure forte des

³¹⁹ *Ibid.*, p. 30-31.

³²⁰ *Ibid.*, p. 59.

³²¹ *Ibid.*, p. 84.

³²² *Ibid.*, p. 192.

³²³ *Ibid.*, p. 215.

motivations [...]. Un discours « orthodoxe » au sens dit, est ainsi simplifié et appauvri, mais de ce fait il est d'autant plus efficace et convaincant.³²⁴

Dans *Khalil*, cette observation de la sociologie se vérifie par la réaction de Khalil chaque fois qu'un autre personnage lui fait une réflexion en opposition avec son engagement. Quand on lui pose une question à laquelle il ne sait pas comment répondre ou qui le met dans une position difficile par rapport à son engagement, il répond par une phrase toute faite, qui veut à la fois tout et rien dire, pour couper court à tout débat :

– [...] C'était une fille bien. Si jeune et si instruite. Elle ne méritait pas de finir de cette façon. Personne ne mérite de finir de cette façon.

– C'est la volonté de Dieu.³²⁵

– [...] Tu sautais d'un lit à l'autre, prêt à claquer la porte au moindre petit signe d'accoutumance, tellement tu tenais à ta liberté. Comment as-tu laissé ces charlatans t'embobiner ?

– Ce sont des choses qui arrivent.

Si l'on s'interroge maintenant sur la décision extrême de Khalil, il nous semble que celle-ci découle d'une injonction morale « qui consiste à considérer qu'il importe d'accomplir un choix radical »³²⁶ en raison de « l'obéissance à la volonté divine »³²⁷. Son engagement est à la fois « tourné entièrement vers son propre devoir, vers l'accomplissement de ce qu'il importe de faire »³²⁸ car il considère le martyr comme le

³²⁴ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 20.

³²⁵ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 122.

³²⁶ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 23.

³²⁷ *Ibid.*

³²⁸ *Ibid.*

« devoir sacré du croyant »³²⁹, mais il se traduit aussi par une haine³³⁰. L'extrait suivant illustre ainsi la double raison de son engagement :

Arrivé à cette bretelle, j'étais fixé sur mon cap : j'avais choisi sous serment de servir Dieu et de me venger de ceux qui m'avaient chosifié.

En ce vendredi 13 novembre 2015, j'allais accomplir les deux à la fois.³³¹

Outre les raisons qui mènent à une action extrême, la sociologie a pu observer différents types de motivations « qui justifient une bifurcation radicale de vie et une action radicale »³³². Nous allons analyser *Khalil* en cherchant à savoir s'il est possible d'établir une homologie entre les différents types de motivations relevés par la sociologie et ceux présents dans le roman.

Une première motivation nous semble être d'ordre spirituel et moral : « la quête de sens en tant que finalité de vie et/ou de norme morale pour soi-même »³³³. Celle-ci est à rapprocher de la doctrine du djihad et du martyr, en tant que repères de sens, que nous avons abordés plus haut et qui, si l'on se base sur les extraits les illustrant et la façon dont Dassetto les a définis, balisent l'existence du personnage radical et lui donnent un sens.

Une deuxième motivation est d'ordre nihiliste et dont les deux acceptions du terme semblent correspondre aux motivations de Khalil. Dassetto explique un « nihilisme vertical » et un « nihilisme total » :

D'une part, un nihilisme que l'on pourrait appeler vertical : il découle de l'idée que l'humanité comme telle et en soi n'a pas de valeur, la seule valeur provenant de Dieu. De là découle une vision qui voit soi-même et son action seulement comme des instruments d'Allah. [...] Une deuxième acception du nihilisme – qu'on pourrait appeler totale – procède de l'idée

³²⁹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 84.

³³⁰ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 23.

³³¹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 24.

³³² DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 7.

³³³ *Ibid.*

qu'il n'y a aucune valeur, aucun absolu, ni supra humain, ni humain. Donc l'action humaine n'a aucun fondement, elle ne se fonde sur rien. Cette conclusion peut surgir d'une vision pessimiste sur sa propre place au monde soit à la suite d'un sentiment de rejet, du fait « qu'il n'y a pas de place pour nous ici » ou de la difficulté à trouver un chemin professionnel ou humain dans la vie.³³⁴

Il nous semble que l'on peut expliquer la première acception du nihilisme chez Khalil en nous basant sur les mêmes extraits qui nous ont permis d'établir la présence de la souveraineté de Dieu et la soumission de l'homme à Celui-ci comme repère de sens dans l'œuvre. En effet, Khalil justifie son action par et pour Dieu. La présence de la deuxième acception du nihilisme s'explique par le regard pessimiste que Khalil pose sur son existence, en particulier celle qu'il menait avant de s'engager radicalement. En effet, sur le trajet en direction de Paris, avant de commettre les attentats du 13 novembre avec ses « frères », Khalil explique :

Ma *chienne de vie*, je l'avais roulée dans un torchon et jetée dans un caniveau. Ce que je laissais derrière moi ne comptait pas. Le meilleur de moi-même était au bout de cette route qui filait droit, aussi euphorique qu'un tapis volant.³³⁵

Quelques pages plus loin, il confirme à Driss qu'il « n'y a rien de bon pour [eux] sur cette terre »³³⁶, ce qui appuie cette deuxième acception du nihilisme, d'autant plus que cette conclusion peut survenir à la suite d'un sentiment de rejet, comme c'est le cas pour Khalil³³⁷.

³³⁴ *Ibid.*, p. 8.

³³⁵ KHADRA Yasmina, *Khalil, op. cit.*, p. 14.

³³⁶ *Ibid.*, p. 29.

³³⁷ En effet, nous avons déjà expliqué auparavant ce sentiment de rejet propre à une jeunesse faisant partie de la seconde génération d'immigrés lorsque nous avons analysé le contexte social et économique du personnage de Khalil (voir point 2.2.1. *Le contexte*).

La troisième motivation que nous identifions dans ce roman est la motivation héroïque qui vise à faire du combattant djihadiste un héros. En effet, Khalil se considère comme un « soldat du Miséricordieux »³³⁸, comme faisant partie « d'un ordre de chevalerie sans équivalent »³³⁹. De plus, nous retrouvons cette motivation lorsque Khalil décrit les compagnons d'armes de Bruno en Syrie, qui « saturaient le Net avec leurs photos et vidéos de jihadistes victorieux sur les champs de bataille, les uns brandissant la tête décapitée de leurs proies, les autres traînant les cadavres ennemis derrière le pick-up »³⁴⁰.

La motivation instrumentale ou idéologico-politique, que Dassetto définit comme l'idée de « combattre radicalement un ennemi perçu comme un mal total »³⁴¹ et où l'argumentation géopolitique prévaut, se manifeste dans *Khalil* notamment au moment où Khalil appuie sur son détonateur pour actionner sa charge explosive :

Dans ma tête, la voix orageuse de l'exégète gronda : « Qu'a fait notre Seigneur de l'armée aux éléphants qui s'apprêtait à dévaster La Mecque ? *Il a lancé contre elle les oiseaux d'Ababil* qui l'ont lapidée avec des pierres cueillies de l'enfer et a réduit ses rangs en pâturages impurs. Aujourd'hui, l'armée aux éléphants, ce sont ces superpuissances autoproclamées qui osent s'en prendre à l'islam et que nous allons anéantir par la volonté de Dieu. Car, aujourd'hui, les oiseaux d'Ababil, c'est nous. Nous volons plus haut que leurs drones, frappons plus loin que leurs fusées, surveillons plus efficacement que leurs satellites... »³⁴²

Cet extrait témoigne aussi de la dimension politique du djihad puisque, d'une part, les terroristes se considèrent comme des soldats, mais aussi d'autre part, parce qu'ils identifient les superpuissances occidentales comme l'ennemi. Ainsi, l'hypothèse de Dassetto sur le fait qu'il existe une référence mémorielle au passé anticolonial et au djihad anticolonial présente dans le djihadisme contemporain³⁴³ semble fondée.

³³⁸ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 27.

³³⁹ *Ibid.*, p. 27.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 161.

³⁴¹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 9.

³⁴² KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 39.

³⁴³ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 51.

Enfin, il semble possible d'identifier une dernière motivation présente de façon assez discrète dans *Khalil* : une motivation altruiste³⁴⁴. Il ne nous semble pas que la motivation altruiste soit la motivation principale dans la décision extrême des personnages dont parle ce roman, mais le récit semble suggérer qu'elle existe du moins. En effet, le groupe terroriste dont fait partie Khalil semble agir sous le couvert d'une association appelée la « Solidarité fraternelle »³⁴⁵ et qui financerait leurs desseins terroristes, comme c'était aussi le cas dans *L'Attentat*, ce qui rejoint les observations de la sociologie³⁴⁶.

Il nous semble encore possible d'établir plusieurs relations homologues entre les observations sociologiques et la société fictive que nous décrit Khadra dans *Khalil*. Le premier élément est une certaine hiérarchisation entre musulmans, que nous avons aussi retrouvée dans *L'Attentat*. Ici, Khalil explique qu'il a appris à « reconnaître ceux qui croient et ceux qui croient croire »³⁴⁷, sous-entendant qu'il existe des musulmans convaincus de croire mais qui ne croient pas vraiment, ou qui ne « croient pas comme il faut », et des « vrais » croyants³⁴⁸. Ceci fait donc écho aux discours de certains penseurs du djihad comme Abdallah Azzam³⁴⁹, comme nous l'avons déjà évoqué dans l'analyse de *L'Attentat*³⁵⁰. Le deuxième élément, que l'on pourrait aussi relier au premier, est la confrontation de visions différentes de l'islam. Dans *Khalil*, quand Zahra présente à son frère jumeau une amie qui pourrait lui plaire, du moins elle l'espère, le lecteur assiste à cette confrontation de visions de l'islam³⁵¹. Ce passage témoigne de la réactivation des référentiels religieux typique du processus d'islamisation que la sociologie a pu observer à partir des années 1960-1970 dans le monde musulman³⁵², et qui permettra plus tard l'émergence « des visions radicales qui aboutiront à l'action armée comme moyen pour diffuser un projet social et politique »³⁵³.

Si *L'Attentat* explorait surtout la déshumanisation de l'autre, *Khalil* nous propose davantage de nous plonger dans la déshumanisation de soi. Comme nous l'avons évoqué

³⁴⁴ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 8.

³⁴⁵ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 118.

³⁴⁶ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, *op. cit.*, p. 118.

³⁴⁷ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 199.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 200.

³⁴⁹ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, *op. cit.*, p. 119.

³⁵⁰ Cfr. 2.1.1. *Le contexte*

³⁵¹ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 181-182.

³⁵² DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, *op. cit.*, p. 205.

³⁵³ *Ibid.* p. 206.

pour *L'Attentat*, ce concept joue un rôle clé dans la décision extrême et le parcours de radicalisation. Dans *Khalil*, nous pouvons mettre en lien ce concept de déshumanisation avec la motivation nihiliste. En effet, par la déshumanisation, Yasmina Khadra évoque dans ce roman ses pistes pour comprendre comment un jeune peut renoncer à ses rêves et s'enfermer dans la frustration et la haine, et les raisons qui le poussent à renoncer à tout, même à lui. Khalil explique qu'il veut se venger de ceux qui l'ont « chosifié »³⁵⁴. Il s'est senti déshumanisé, humilié par la société et de là sont nées frustration et haine, Ces dernières sont souvent à l'origine de la déshumanisation de l'autre, comme nous l'avons vu avec Sihem dans *L'Attentat*, mais elles sont aussi à l'origine de sa propre déshumanisation. En choisissant d'agir en extrémiste et en choisissant le martyre, il entre alors dans cette même logique et se déshumanise, se chosifie lui-même, comme l'exprime cet extrait :

*Est-ce qu'il t'est déjà arrivé d'être tellement hors de toi-même que tu te voyais ailleurs pour de vrai ? D'être à une fenêtre, et de regarder la rue où il n'y a personne d'autre que toi assis sur le trottoir d'en face ? Moi, si. Toutes les nuits, lorsque ma famille dormait. Je me tenais tel un épouvantail contre la vitre et j'observais le gars assis sur le trottoir d'en face. C'était un foutu spectacle, Rayan. Un sacré putain de foutu spectacle de merde. Je n'avais même pas de compassion pour le gars assis sur le trottoir. Je le méprisais. C'est terrible de se mépriser, tu sais ? J'attendais que le gars s'en aille, qu'il disparaisse de ma vue. Il ne s'en allait pas. Il préférait rester là, sous la pluie, à me narguer. À la fin, c'était moi qui battais en retraite. [...] J'étais la lie de l'humanité, Rayan, un putain de zonard sans devenir qui ne savait où donner de la tête et qui attendait que le jour se lève pour courir se refaire dans une mosquée. Et la mosquée, plus qu'un refuge, m'a recyclé comme on recycle un déchet.*³⁵⁵

³⁵⁴ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 24.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 87-88.

2.2.2. Les personnages

Nous avons, dans le point précédent, analysé le contexte dans lequel prend place l'histoire de *Khalil*. Il s'agira, dans ce point, d'analyser les différents personnages présents dans le roman. Nous nous concentrerons sur ceux qui sont impliqués dans l'organisation djihadiste dont Khalil fait partie. Nous verrons que le roman regorge d'une grande diversité de profils dont nous explorerons les liens avec les observations sociologiques. Nous analyserons dans un premier temps les personnages de leaders du mouvement, et nous nous pencherons ensuite sur les personnages djihadistes combattants.

Comme nous l'avons déjà brièvement évoqué dans l'analyse du contexte du livre, Lyès joue ici un rôle que Dassetto qualifie de « central »³⁵⁶ dans le parcours de radicalisation, celui de leader. Le sociologue explique que « l'efficacité d'influence du leader doit pouvoir se fonder sur une légitimité qu'il acquiert sur la base de divers facteurs »³⁵⁷. Ces différents facteurs établis par Gardner semblent se retrouver chez le personnage de Lyès, l'émir³⁵⁸.

Le premier facteur est la « crédibilité en terme [sic] de compétence [...] au sens de raconter, de dire la réalité et le devenir en termes concrets »³⁵⁹ et implique que le leader sait poser des choix et des argumentations pertinents sur la base de son expérience. Ce facteur se manifeste notamment dans un extrait que nous avons déjà cité plus haut, lorsque Lyès fait comprendre à Khalil qu'il ne pourra jamais être accepté totalement, qu'il ne sera jamais considéré comme un Belge à part entière³⁶⁰. En effet, Lyès arrive à mettre des mots sur la réalité que vit Khalil en se basant sur sa propre expérience. De plus, il montre une aptitude à tenir des argumentations pertinentes en profitant du malaise du jeune Khalil pour le rallier à la cause djihadiste, comme nous l'avons aussi expliqué dans la partie précédente.

³⁵⁶ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 223.

³⁵⁷ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 15.

³⁵⁸ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 13.

³⁵⁹ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 15.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 23.

Une deuxième capacité propre au leader est « la gestion interpersonnelle »³⁶¹, c'est-à-dire savoir « écouter, comprendre les gens, les motiver, répondre aux besoins et aspirations »³⁶². Lyès le prouve par sa capacité à écouter et remotiver Khalil après le décès de sa sœur jumelle³⁶³, mais aussi à le faire se sentir « important »³⁶⁴.

Une troisième capacité dont fait preuve le personnage de Lyès en tant que leader est « l'intelligence existentielle au sens de savoir dire son propre vécu par rapport à la situation, l'action, les objectifs »³⁶⁵ et à « se poser en figure exemplaire »³⁶⁶, comme l'illustre l'extrait suivant :

Kamis et barbe rougie au henné, Lyès avait trouvé sa voie et occupait le rang d'émir, preux chef de guerre. Il avait appris à dire les choses sensées avec talent, à n'exiger des autres que ce que lui était capable d'entreprendre, et quand il lui arrivait de hausser le ton, je m'abreuvais sans modération à la source de ses lèvres. Il m'avait éveillé aux indicibles beautés intérieures et avait fait de moi un être éclairé.³⁶⁷

Cet extrait témoigne aussi de « l'attrait du leader »³⁶⁸ au sens « émotionnel, de l'adhésion affective »³⁶⁹.

Enfin, le dernier facteur sur lequel se fonde la légitimité du leader et que nous retrouvons aussi dans le personnage de Lyès est « la crédibilité »³⁷⁰, « au sens où ce leader apparaît objectif, désintéressé, sans intention de manipuler ou tromper »³⁷¹. En effet, à de nombreuses reprises, Lyès explique à Khalil que personne ne l'oblige au martyre et qu'il est entièrement libre de ses décisions, comme le montre cet extrait :

³⁶¹ *Ibid.*, p. 15.

³⁶² *Ibid.*

³⁶³ *Ibid.*, p. 213-216

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 29.

³⁶⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 15.

³⁶⁶ *Ibid.*

³⁶⁷ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 13-14.

³⁶⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 15.

³⁶⁹ *Ibid.*

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ *Ibid.*

– Est-ce que quelqu'un t'a forcé la main, Khalil ? Je t'ai proposé une mission et tu l'as acceptée. Je t'ai demandé si elle te convenait et tu as dit oui. Tu sais pertinemment que tu as le droit de refuser les opérations que tu ne sens pas. Nos guerriers sont des volontaires, Khalil. Ils sont libres de décider et responsables de leurs choix.³⁷²

Outre le personnage central de leader, *Khalil* nous offre une grande diversité de profils combattants. Nous avons déjà pu analyser le contexte économique et social de Khalil, que nous pouvons d'ailleurs rapprocher de celui de Driss, également figure combattante, en mettant en exergue sa position difficile de jeune issu de la deuxième génération d'immigrés³⁷³, son décrochage scolaire³⁷⁴ et ses difficultés familiales³⁷⁵. Nous pouvons aussi noter que Khalil a eu un passé dans la petite délinquance avant de s'engager dans l'organisation³⁷⁶, élément qui semble se vérifier chez un bon nombre de djihadistes³⁷⁷. En somme, Khalil et Driss semblent incarner les « stéréotypes » des profils de jeunes djihadistes et les causes structurelles que l'on pense à l'origine du « processus d'extrémisation »³⁷⁸.

Cependant, Khadra semble illustrer l'avis de Dassetto concernant son refus d'analyser les causes structurelles comme facteur unique³⁷⁹ en exposant au lecteur d'autres profils de combattants. C'est le cas de Bruno, rebaptisé Zakaria après son engagement dans l'organisation. Bruno est un « Belge de souche »³⁸⁰ qui « figurait parmi le tout premier contingent parti faire la guerre à Bachar al-Assad »³⁸¹ et qui, « contrairement à ses compagnons d'armes [...], veillait à ne paraître nulle part »³⁸² et qui ne cherchait donc pas à se poser en figure héroïque. Le cas de Hédi est aussi un cas particulier. En effet, le jeune homme est décrit comme « croulant sous les diplômes »³⁸³ et ne correspond donc pas au stéréotype souvent véhiculé du jeune sans esprit critique, passif et influençable qui se fait

³⁷² KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 245.

³⁷³ *Ibid.*, p. 23.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 18.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 20 et p. 66.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 203

³⁷⁷ DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar*, op. cit., p. 199.

³⁷⁸ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », op. cit., p. 4.

³⁷⁹ *Ibid.*

³⁸⁰ KHADRA Yasmina, *Khalil*, op. cit., p. 160.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 161.

³⁸² *Ibid.*,

³⁸³ *Ibid.*, p. 152.

laver le cerveau³⁸⁴. Ces différents profils terroristes présents dans le roman illustrent donc bien l'observation sociologique selon laquelle il existe parmi les combattants des profils très contrastés³⁸⁵.

Nous voudrions conclure cette analyse des personnages en établissant un dernier lien avec les observations de la sociologie, et en particulier avec les modèles psychosociologiques de la radicalisation expliqués par Sylvain Delouvée. Ce dernier insiste sur le fait que le processus de radicalisation est progressif et qu'il est possible, à chaque étape, d'en sortir. Le roman *Khalil* nous semble en être un exemple édifiant, puisque la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'évolution personnelle du personnage de Khalil qui va progressivement sortir de son cheminement radical. L'étape qui nous semble la plus marquante dans cette bifurcation hors de la radicalisation est la période où Khalil travaille en tant que livreur et gardien de nuit, qu'il se sent abandonné par ses « frères » qui finalement ne lui manquent pas vraiment³⁸⁶, et qu'il semble s'ouvrir à un monde duquel il s'était fermé en rejoignant l'organisation :

Et me voici, en moins d'une semaine, livrant des meubles chez les *koffar*. Chose incroyable, j'avais monté une armoire chez un client qui empestait l'alcool et je n'avais pas refusé son pourboire, pourtant dérisoire. J'avais été arrêté deux fois à un barrage. Les policiers m'avaient demandé mes papiers et me les avaient rendus sans problèmes. « Qu'est-ce que vous transportez dans votre fourgon, monsieur ? – Des meubles. – On peut jeter un œil ? – Bien sûr. » Après vérification, ils m'avaient autorisé à poursuivre ma route en me souhaitant bon vent.

C'était surréaliste.³⁸⁷

³⁸⁴ DELOUVÉE Sylvain, *op. cit.*

³⁸⁵ DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme », *op. cit.*, p. 10.

³⁸⁶ KHADRA Yasmina, *Khalil*, *op. cit.*, p. 119.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 120.

2.2.3. Conclusions

Nous pouvons conclure cette analyse sociologique du roman *Khalil* de Yasmina Khadra en affirmant donc qu'il existe, ici aussi, de nombreuses homologues entre la société et les personnages fictifs que nous présente l'auteur, et les observations de la sociologie. En ce qui concerne le contexte, nous avons pu remarquer que le roman s'inscrit dans une dimension historique, celle des attentats de Paris du 13 novembre 2015 et que le récit semble globalement fidèle au déroulé réel de cette soirée rythmée par de multiples opérations terroristes. Le contexte économique et social dans lequel vit Khalil semble cohérent par rapport à ce que la sociologie a pu observer dans les familles issues de l'immigration et chez les jeunes qui se radicalisent. En outre, le parcours de radicalisation de Khalil semble aussi se conformer aux modèles psychosociologiques établis par la discipline et par les observations sociologiques, notamment par la réactivation des différents référentiels religieux et ses repères de sens, par les différents types de motivations à l'origine d'un choix radical et d'une action extrême, et par le concept de déshumanisation.

En ce qui concerne l'analyse des personnages, nous avons aussi pu établir une série de liens homologues avec les observations de la sociologie. Dans un premier temps, nous nous sommes interrogée sur le personnage de Lyès qui tient un rôle de leader charismatique, et nous avons pu retrouver les différents facteurs propres au leader chez celui-ci, à savoir la crédibilité des compétences, la gestion interpersonnelle, l'intelligence existentielle et la crédibilité en terme de confiance qu'il inspire. Enfin, nous avons abordé les différents profils des combattants que l'on retrouve dans l'œuvre. Nous avons ainsi identifié Khalil et Driss comme des personnages correspondant au « stéréotype » du combattant djihadiste, à savoir un jeune issu de l'immigration, en détresse économique et sociale, déscolarisé, en proie à des difficultés familiales et versant même dans la petite délinquance. Ensuite, nous avons relevé les profils un peu plus particuliers de Bruno, parti combattre en Syrie mais qui ne se pose pas en figure de héros, et Hédi, « croulant sous les diplômes »³⁸⁸, ce qui nous a permis d'appuyer l'observation sociologique estimant qu'il existe une multiplicité de profils djihadistes.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 152.

CONCLUSION

Nous avons découvert grâce à notre étude qu'il existait de nombreuses relations homologues entre les observations de la sociologie en tant que discipline scientifique et les sociétés fictives dépeintes dans *L'Attentat* et *Khalil* par Yasmina Khadra. Ces homologues concernent aussi bien le contexte économique, politique et social que les personnages.

Dans *L'Attentat*, la société fictive représente le conflit israélo-palestinien et le quotidien des deux peuples avec réalisme, en plus de s'ancrer dans un contexte historique grâce à de nombreuses références aux événements réels. Le fonctionnement terroriste et le parcours vers la radicalisation de Sihem sont, eux aussi, représentatifs des observations de la sociologie et de la psychosociologie. Le personnage d'Amine se fait le porte-parole des difficultés d'intégration auxquelles font face les Palestiniens, mais témoigne aussi du quotidien des Israéliens. Sihem, quant à elle, échappe à tous les stéréotypes du terroriste et crée la surprise. Deux hypothèses nous ont semblé pouvoir l'expliquer : d'une part le personnage, par tout ce qu'il symbolise (une femme issue de la culture arabo-musulmane, désirant donner la vie), a pour but de choquer et, à terme, de pousser le lecteur à s'interroger ; d'autre part, la prise de décision radicale de la protagoniste proviendrait d'un désir de s'émanciper, ce qui rejoindrait une nouvelle fois les observations de la sociologie. En outre, nous avons voulu étudier le débat qui nous est apparu comme central dans cette œuvre : celui de la « folie terroriste ». Yasmina Khadra semble suggérer par cette histoire, à l'instar du psychosociologue Sylvain Delouvée dans sa conférence sur les modèles de la radicalisation, que les terroristes ne sont pas à considérer comme fous. Le travail réalisé dans ce livre par Yasmina Khadra nous a semblé être un travail de réhumanisation de la figure terroriste, non pas pour justifier ses actes violents, mais pour que le lecteur puisse s'élever au-dessus du conflit et entrevoir des pistes de résolution par la compréhension de l'autre.

Dans *Khalil*, la société fictive se fait le miroir de la société occidentale, et en particulier de notre société belge, en plus de s'ancrer, elle aussi, dans un contexte historique. Là aussi, nous avons pu faire de nombreux liens avec les études sociologiques, notamment en ce qui concerne les difficultés et les frustrations vécues par les jeunes issus de la deuxième génération d'immigrés, le contexte historique des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, le fonctionnement du groupe terroriste, le processus de radicalisation de Khalil et même les motivations à l'origine de la prise de décision extrême. L'analyse des personnages nous a permis, quant à elle, d'évoquer un éventail de profils terroristes, comme le rôle de leader ou différents profils de combattants, et de facteurs décisifs dans la radicalisation établis par la sociologie. Le message et la réflexion qui transparaissent dans l'histoire de Khalil sont que rien n'est inéluctable, il est possible à tout moment de sortir du processus de radicalisation si l'on est prêt à remettre en question ses certitudes, à sortir de la frustration, et à poser un autre regard sur les choses.

Il peut paraître étonnant dans un mémoire sur le terrorisme et le djihadisme de ne pas avoir placé au cœur de l'étude la question religieuse et en particulier celle de l'interprétation des textes. Nous avons pris ce parti car, à la lecture de *L'Attentat* et de *Khalil* de Yasmina Khadra, mais aussi des travaux de Felice Dassetto, cette question ne nous a pas paru centrale dans les études sociologiques et psychosociologiques. De plus, dans *L'Attentat*, la question religieuse est particulièrement peu présente. Dans l'analyse de *Khalil*, nous avons pu légèrement aborder la question de l'interprétation par l'étude des référentiels religieux et la façon dont ceux-ci peuvent être activés. Ainsi, nous avons choisi de ne pas fonder notre étude sur ce point car c'est une question qui suscite le débat au sein même de la branche sunnite de l'islam. De plus, si l'on se base sur le parcours de Sihem dans *L'Attentat*, l'interprétation des textes religieux ne semble pas être un facteur indispensable dans la prise de décision extrême car ses motivations sont davantage politiques et sociales. On entend régulièrement les médias considérer les terroristes comme des individus fanatiques à qui on a lavé le cerveau, qui comprennent mal les textes religieux. Dans notre mémoire, nous avons donc voulu suggérer une réflexion différente sur la problématique en mettant l'accent sur d'autres facteurs que les facteurs intrareligieux et qui semblent, eux, être réellement au cœur d'une grande majorité des prises de décisions radicales et extrêmes. Nous avons ainsi voulu montrer, à l'instar de Yasmina Khadra par le dégageant, que la question du radicalisme est peut-être à poser autrement et que la

réflexion sur le sujet ne doit pas se centrer uniquement sur le religieux. En effet, il existe d'autres exemples de comportements radicaux et extrêmes dans l'Histoire et qui n'ont pas un lien évident avec la religion : le génocide des Tutsis au Rwanda en est un exemple révélateur. Nous gageons donc dans notre étude que la prise de décision radicale est davantage due à l'exploitation des frustrations individuelles et collectives, et que la forme du discours, elle, semble moins déterminante.

Dans la lecture sociologique de notre corpus, nous avons été confrontée à plusieurs limites. La première limite concerne les sources sociologiques. En effet, le terrorisme djihadiste est un phénomène qui touche l'Occident seulement depuis une vingtaine d'années et qui ne cesse d'évoluer, encore aujourd'hui. Les études sociologiques sont donc encore fragmentaires et partielles. Nous avons trouvé chez Felice Dassetto l'étude la plus complète sur le sujet, c'est pourquoi nous avons pris le parti de nous baser essentiellement sur ses travaux. Il faut toutefois noter que les travaux de Dassetto compilent les recherches de nombreux autres sociologues et lui permettent donc d'apporter des nuances à son étude du sujet. Cependant, nous nous sommes aussi référée aux différents modèles psychosociologiques de la radicalisation exposés par Sylvain Delouée lors d'une conférence sur le sujet, afin de ne pas nous enfermer dans une seule et unique vision sociologique. Il serait donc intéressant de suivre les avancées dans les recherches de ces disciplines durant les prochaines années, afin d'établir une lecture sociologique plus objective et nuancée de notre corpus d'étude. La deuxième limite est l'impossibilité de faire une lecture de la totalité des œuvres de Yasmina Khadra traitant du terrorisme dans le cadre de notre mémoire. Il pourrait donc s'avérer nécessaire de lire sous le même angle sociologique d'autres romans de l'auteur, comme par exemple *Les Hirondelles de Kaboul*, pour postuler des conclusions davantage exhaustives sur la vision du terrorisme de Yasmina Khadra et sa façon de la transposer en fiction. De plus, nous pourrions étendre cette étude à l'ensemble des œuvres littéraires traitant du terrorisme pour tirer des conclusions plus globales concernant la littérature contemporaine.

La biographie que nous avons réalisée dans le premier chapitre, sur la base de l'ouvrage *L'Écrivain*, nous donne un aperçu du genre d'auteur que Khadra souhaite être : un *visionnaire*, quelqu'un qui voit, qui observe ; un *phare*, quelqu'un qui éclaire ; pour

braver les opacités et les égarements, pour éclairer les zones d'ombres, faire toute la lumière sur les conflits, et en offrir ainsi une connaissance complète. Cette vision de l'auteur rejoint de façon évidente son engagement littéraire et sa volonté d'adopter une posture dégagée. En effet, Khadra restaure le dialogue, offre la parole à chacun des camps, sans la discréditer. Par cette restauration de la parole, il fait la lumière sur l'entière des problèmes. Il propose ensuite une réflexion, qui se basera sur un conflit compris dans toute son ampleur et gage que la voie à prendre est celle du milieu, que ni l'un ni l'autre n'a entièrement raison ou tort, mais qu'il faut plutôt comprendre les différentes visions pour enfin voir une solution et une résolution au conflit. Par notre lecture de *L'Attentat* et de *Khalil* sous un éclairage sociologique, nous nous sommes rendu compte que le travail de l'auteur a été réalisé dans cette perspective. Khadra part de situations réelles, historiques qu'il expose, il tente d'expliquer les rouages de la pensée radicale, le cheminement suivi pour arriver à la prise de décision extrême. Il cherche donc là aussi à faire la lumière sur l'ampleur de la problématique en éclairant tous ses recoins. La fiction, elle, vient surtout servir la réflexion qu'il souhaite suggérer, et il propose, par cette même fiction, le dégagement, la voie de l'entre-deux.

C'est ainsi que, en tant que lectrice, nous avons compris *L'Attentat* et *Khalil* de Yasmina Khadra. Notre compréhension de ces deux œuvres a pu être doublement confortée. D'une part, si l'on reprend la citation de Yasmina Khadra mise en exergue au début de notre mémoire, nous retrouvons l'importance de *dépoussiérer les passerelles censées rapprocher les nations*, donc la connaissance réelle de l'Autre pour comprendre et résoudre les conflits. Nous retrouvons aussi l'idée de dégagement et la voie de l'entre-deux prônée. Enfin, il conclut cette citation sur la métaphore de la lumière : c'est à chacun de décider s'il souhaite devenir un *porteur de lumière*, soit une torche éclairant les zones d'ombres sur les conflits pour les comprendre dans leur globalité ; ou un *pyromane invétéré*, soit un feu qui détruit, qui embrase et qui rend tout autant aveugle que l'obscurité. D'autre part, nous avons voulu demander son avis au principal intéressé : l'auteur même de notre corpus d'étude. Afin de connaître les sources sur lesquelles Yasmina Khadra fonde son travail d'écrivain et ses réflexions pour traiter du terrorisme, nous avons lancé une bouteille à la mer en contactant l'auteur via les réseaux sociaux et sa page Facebook. Nous voulions savoir s'il s'était basé d'une quelconque façon sur des études sociologiques. Sa réponse fut sans équivoque. Son expérience sur le terrain durant la guerre civile en Algérie à combattre les intégristes dans les maquis et dans les villes a été un grand enseignement

pour lui. Il a ainsi appris à les connaître et à remonter aux sources de leurs motivations. Il termine d'ailleurs sa réponse en confirmant que *Khalil* est particulièrement fidèle à la réalité. Ainsi, cette réponse de l'auteur permet, peut-être, de donner un intérêt d'autant plus grand à une lecture sociologique des deux œuvres qui fondent notre corpus puisque Khadra s'est entièrement basé sur son expérience personnelle pour les écrire. Si ses sources provenaient de la sociologie, il aurait été plutôt évident de trouver des homologues entre les observations de la discipline et les sociétés fictives qu'il dépeint. D'une certaine façon, nous pouvons considérer que ce qu'il nous livre dans *L'Attentat* et dans *Khalil*, c'est son propre cheminement sur la base de son expérience personnelle, ses propres réflexions sur la question du terrorisme et les conflits qu'il engendre ou qui l'engendrent, mais aussi ses propres conclusions sur la façon de rendre possible leur résolution, en quelque sorte à la façon du sociologue qu'il a toujours rêvé d'être, avouera-t-il³⁸⁹.

³⁸⁹ Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains, *op. cit*

BIBLIOGRAPHIE

Corpus d'étude

KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005, 246 p.

KHADRA Yasmina, *Khalil*, Paris, Éditions Julliard, 2018, 264 p.

Ouvrages et articles sur Yasmina Khadra

DE LORIOLE Bénédicte, « Khalil, un portrait très réaliste d'un kamikaze, de Yasmina Khadra », sur *Publik'art*, publié le 23/10/2018, disponible sur : <https://publikart.net/khalil-un-portrait-tres-realiste-dun-kamikaze-de-yasmina-khadra/> (page consultée le 05/08/2019).

KHADRA Yasmina, *L'Écrivain*, Paris, Éditions Julliard, 2001, 240 p.

PERRIER Jean-Claude, « Khalil, ou le terrorisme "ordinaire" », dans *L'Orient Le Jour*, publié le 23/09/2018, disponible sur : <https://www.lorientlejour.com/article/1135557/khalil-ou-le-terrorisme-ordinaire-.html?fbclid=IwAR19FbGRNw6HpTunS3v1WW7wFgZcegE1wPRh5VeNICdcsJVkEXmsrzzRwlc> (page consultée le 18/06/2019).

Ouvrages et articles sur le déengagement littéraire

BARILIER Étienne, « Changer le monde ou changer de monde ? », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XVe - XXIe siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), p. 267-278.

CHOUVIER Bernard, *Les fanatiques, la folie de croire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2016 (O.J. Psychologie), p. 164.

GARAND Dominique, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », dans *Études françaises. Engagement, désengagement : tonalités et stratégies*, volume 44, n° 1, 2008, p. 37-56. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2008-v44-n1-etudfr2271/018162ar/> (page consultée le 02/07/2019).

Ouvrages et articles sociologiques et historiques

CHERKAOUI Mohamed. "Frustration relative", dans M. Borlandi et al, *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, 2005, PUF, p. 284-286.

DASSETTO Felice, « Déviance ou extrémisme », dans *La Libre Belgique*, 12/052004, disponible sur : <https://www.lalibre.be/debats/opinions/deviance-ou-extremisme-51b883e4e4b0de6db9aa43c6> (page consultée le 05/08/2019).

DASSETTO Felice, *Jihad u Akbar. Essai de sociologie historique du jihadisme terroriste dans le sunnisme contemporain (1970-2018)*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2018 (Islams contemporains), p. 12.

DASSETTO Felice, « Libres réflexions au-delà d'un épisode de chahut à l'ULB, après un an », dans *CISMOC Papers on line*, février 2013, 13 p.

DASSETTO Felice, « Radicalisme et djihadisme. Devenir extrémiste et agir en extrémiste », Cismoc, Essais et recherches en ligne, juin 2014, 26 p., disponible sur : https://cdn.uclouvain.be/public/Exports%20reddot/cismoc/documents/essai_Dassetto_juin_2014BM.pdf (page consultée le 01/08/2019).

VANDERMEERSCH, Damien, *Comment devient-on génocidaire ? Et si nous étions tous capables de massacrer nos voisins ?*, Bruxelles, 2014, Grip., p. 97.

Ouvrages et articles sur le terrorisme

BERNARD Christian, « MALI. Hollande "contre les terroristes" : avec Aqmi il n'y a rien à négocier », dans *L'Obs Le Plus*, publié le 16/01/2013, disponible sur : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/761310-mali-hollande-contre-les-terroristes-avec-aqmi-il-n-y-a-rien-a-negocier.html> (page consultée le 18/06/2019).

CARMARANS Christophe, « Mali : les principaux acteurs de la crise », dans *RFI Afrique*, publié le 14/12/2012, disponible sur : <http://www.rfi.fr/afrique/20121212-mali-reperes-principaux-acteurs-crise/> (page consultée le 18/06/2019).

NAUDET Gédéon et NAUDET Jules (réal.), *13 novembre : Fluctuat Nec Mergitur*, 1/3, produit et distribué par Netflix, 2018.

RAUFER Xavier, « Algérie : les nouvelles cibles du GIA », dans *L'Express*, publié le 14/03/1996, disponible sur : https://www.lexpress.fr/informations/algerie-les-nouvelles-cibles-des-gia_613013.html (page consultée le 18/06/2019).

Sans nom d'auteur, « Attentats à Paris : Salah Abdeslam a brisé le silence devant le juge », publié le 29/06/2018 sur le site de la RTBF, disponible sur : https://www.rtbf.be/info/societe/detail_attentats-a-paris-salah-abdeslam-a-brise-le-silence-devant-le-juge?id=9959442 (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Attentats du 13 novembre : la veste explosive de Salah Abdeslam aurait été défectueuse », dans *France 24*, publié le 25/01/2018, disponible sur : <https://www.france24.com/fr/20180125-france-terrorisme-attentats-13-novembre-veste-explosive-salah-abdeslam-defectueuse> (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Belgique : un prédicateur islamique condamné à 10 ans pour le recrutement de jihadistes », dans *L'Express*, publié le 29/01/2016, disponible sur : https://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/belgique-un-predicateur-islamique-condamne-a-10-ans-pour-le-recrutement-de-jihadistes_1758827.html (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Le déroulé exact des attentats du 13 novembre », dans *Libération*, publié le 14 novembre 2015, disponible sur : https://www.liberation.fr/france/2015/11/14/le-deroule-exact-des-attentats-du-13-novembre_1413492 (page consultée le 01/08/2019).

Articles sur le conflit israélo-palestinien

CHAIÉB Mones, « Bombardement sur Gaza : Netanyahu fait 25 morts et 200 blessés à la veille du Ramadan », dans *Révolution Permanente*, publié le 08/05/2019, disponible sur : <https://www.revolutionpermanente.fr/Bombardement-sur-Gaza-Netanyahu-fait-25-morts-et-200-blesses-a-la-veille-du-Ramadan> (page consultée le 01/08/2019).

HERNANDEZ Floréal, « Gaza : un bébé palestinien de 14 mois et sa mère meurent dans un raid israélien », sur *20 Minutes*, publié le 04/05/2019, disponible sur : <https://www.20minutes.fr/monde/2510715-20190504-gaza-bebe-palestinien-14-mois-meurt-raid-israelien> (page consultée le 01/08/2019).

RAZOUX Pierre, « Des guerres israélo-arabes au conflit israélo-palestinien », dans *Sciences Humaines*, mai-juin 2018, disponible sur : https://www.scienceshumaines.com/des-guerres-israelo-arabes-au-conflit-israelo-palestinien_fr_39590.html (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Gaza : escalade de violences entre Israël et les Palestiniens », publié le 13/11/2018, disponible sur : <https://www.lopinion.fr/edition/international/gaza-escalade-violences-entre-israel-palestiniens-168427> (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Israël autorise la destruction punitive de maisons de terroristes palestiniens », dans *Le Monde*, publié le 02/01/2015, disponible sur : https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/01/02/israel-autorise-la-destruction-punitive-de-maisons-de-terroristes-palestiniens_4548355_3218.html (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Israël et territoires palestiniens occupés 2017/2018 » sur le site d'Amnesty International, disponible sur : <https://www.amnesty.org/fr/countries/middle->

east-and-north-africa/israel-and-occupied-palestinian-territories/report-israel-and-occupied-palestinian-territories/ (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Israël renoue avec les destructions de maison », dans *Libération*, publié le 19/11/2014, disponible sur : https://www.liberation.fr/planete/2014/11/19/israel-renoue-avec-les-destructions-de-maison_1146478 (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Jérusalem : destruction de la maison d'un Palestinien auteur d'un attentat », sur *RTBF*, publié le 19/11/2014, disponible sur : https://www.rtbf.be/info/monde/detail_jerusalem-destruction-de-la-maison-d-un-palestinien-auteur-d-un-attentat?id=8404916 (page consulté le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, « Un penchant atavique pour la vengeance : les démolitions punitives de maisons palestiniennes », dans *Égalité et réconciliation*, publié le 21/11/2014, disponible sur : <https://www.egaliteetreconciliation.fr/Un-penchant-atavique-pour-la-vengeance-les-demolitions-punitives-de-maisons-palestiniennes-29238.html> (page consultée le 01/08/2019).

Ouvrages et articles sur la femme en islam

ALTWAIJRI Abdulaziz Othman, « La femme en islam et sa place dans la société », dans *Publications de l'Organisation islamique pour l'Éducation, les Sciences et la Culture*, ISESCO, 1430 H, 2009, p. 40, disponible sur : https://www.isesco.org.ma/fr/wp-content/uploads/sites/2/2015/11/Femme_islam_place_societe_islamique.pdf (page consultée le 01/08/2019).

EL-BERNOUSSI Zaynab, *Le dur combat des femmes musulmanes contre la tradition*, sur *Orient XXI*, publié le 15/06/2018, disponible sur : <https://orientxxi.info/magazine/le-dur-combat-des-femmes-musulmanes-contre-la-tradition,2511> (page consultée le 01/08/2019).

Sans nom d'auteur, *Le statut de la femme et de l'homme en droit islamique*, sur le site Association humanrights.ch, disponible sur : <https://www.humanrights.ch/fr/dossiers-droits-humains/islam/tensions/droits-femmes/> (page consultée le 01/08/2019).

WIJDAN Ali, « Les femmes musulmanes : entre cliché et réalité », dans *Diogène*, vol. 199, n°3, 2002, p. 92-105, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2002-3-page-92.htm?contenu=auteurs> (page consultée le 01/08/2019).

Mémoires de master et thèses de doctorat

ÂGERUP Karl, *Didafictions. Littérarité, didacticité et interdiscursivité dans douze romans de Robert Bober, Michel Houellebecq et Yasmina Khadra*, thèse de doctorat dans le

Département d'Études Romanes et Classiques, présentée sous la direction des Professeurs Bengt Novén et Roland Lysell, Université de Stockholm, 2013, p. 191. Disponible sur : <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:655554/FULLTEXT01.pdf> (page consultée le 02/07/2019).

WANET, Ysaline, prom. LISSE Michel, *Le dégagement littéraire face au terrorisme Analyse à travers L'Attentat de Yasmina Khadra et Ce que tient ta main droite t'appartient de Pascal Manoukian*, Faculté de Philosophie, Arts et Lettres, Université catholique de Louvain, 2018, 123 p.

Documents audiovisuels

DELOUVÉE Sylvain, *Les modèles psycho-sociologiques de la radicalisation*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=EXCICDdnByA>, vidéo mise en ligne le 01/01/2017 par CDGAI TV (page consultée le 01/08/2019).

Deux Plus Un, *RENCONTRE #17 – YASMINA KHADRA – Khalil – Dans la tête d'un kamikaze*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=O9nJVbmZrG0>, vidéo mise en ligne le 15/10/2018 (page consultée le 02/07/2019).

Émission *À l'affiche* sur France 24 animée par Louise Dupont sur le thème « *Khalil* » de *Yasmina Khadra*, dans *l'engrenage de la radicalisation*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=yxnKUQWjHwM>, vidéo mise en ligne le 02/11/2018 (page consultée le 02/07/2019).

Émission *Ça commence aujourd'hui* sur France 2 animée Faustine Bollaert sur le thème « Radicalisation de leur enfant : elles n'ont rien pu faire... », diffusée le 01/02/2019, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=aS8FY-iqfg0>, vidéo mise en ligne le 08/02/2019 (page consultée la 01/08/2019).

La Grande Librairie, *Bienvenue dans l'univers de l'écrivain Yasmina Khadra*, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=YJ5tmqwBNfQ>, vidéo mise en ligne le 14/10/2016 (page consultée le 18/06/2019).

Émission *La Grande Librairie* sur France 5 animée par François Busnel sur le thème « Khalil, lorsque Yasmina Khadra se plonge dans la tête d'un terroriste », diffusée le 12/09/2018, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=RmDXkje-s5U&t=3s>, vidéo mise en ligne le 13/09/2018 (page consultée le 18/06/2019).

Librairie Mollat, *Yasmina Khadra – Khalil*, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=uUzagO5xnSQ>, vidéo mise en ligne le 01/08/2018 (page consultée le 02/07/2019).

Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains, *Conférence de Yasmina Khadra – Le baiser et la morsure*, conférence de Yasmina Khadra organisée par la Médiathèque George Sand d'Enghien-les-Bains au centre des arts le 22/10/2018, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=olhDpOoKmZI>, vidéo mise en ligne le 02/11/2018 (page consultée le 18/06/2019).

Saint Priest en Jarez Médiathèque, *Yasmina Khadra et Nora Khenouf*, conférence de Yasmina Khadra organisée à la Médiathèque de Saint-Priest-en-Jarez le 03/06/2015, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=rKsT6NVRbhQ>, vidéo mise en ligne le 16/06/2015 (page consultée le 02/07/2019).

Conférence

« Être humain : être une arme ? » : rencontre avec Felice Dassetto, Frederique Lecomte, Françoise Dieryck et Maddy Tiembe. Conférence du 21/03/2019 organisée par le Kot Amnesty à Louvain-la-Neuve.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE PREMIER	11
<i>BIOGRAPHIE D'UN ÉCRIVAIN : YASMINA KHADRA</i>	11
DEUXIÈME CHAPITRE	21
<i>L'ATTENTAT ET KHALIL DE YASMINA KHADRA, DEUX ŒUVRES DÉGAGÉES</i>	21
1. Principes théoriques	22
2. Analyse de <i>L'Attentat</i> et <i>Khalil</i> de Yasmina Khadra	25
2.1. <i>L'Attentat</i>	25
2.2. <i>Khalil</i>	31
TROISIÈME CHAPITRE	38
<i>LECTURE SOCIOLOGIQUE DE L'ATTENTAT ET KHALIL DE YASMINA KHADRA</i>	38
1. Bases sociologiques	39
1.1. Quelques définitions.....	39
1.2. Contextualisations du conflit israélo-palestinien et de l'émergence du djihadisme en Occident.....	42
1.2.1. <i>Le conflit israélo-palestinien</i>	43
1.2.2. <i>L'émergence du djihadisme en Occident</i>	44
2. Analyse sociologique	50
2.1. <i>L'Attentat</i>	51
2.1.1. <i>Le contexte</i>	51
2.1.2. <i>Les personnages</i>	60
2.1.3. <i>Conclusions</i>	67
2.2. <i>Khalil</i>	68
2.2.1. <i>Le contexte</i>	68
2.2.2. <i>Les personnages</i>	88
2.2.3. <i>Conclusions</i>	92
CONCLUSION	94
BIBLIOGRAPHIE	99

